

L'endroit secret
&
autres textes

Les élèves du lycée Camille Pissarro de Pontoise

L'endroit secret

&

autres textes

—

2024

TABLE DES MATIÈRES

I. Lauréats du concours de nouvelles	p. 7
"L'endroit secret" par Lucile Bigot	
"Mon paradis caché" par Lucy Saw	
"La cabane" par Clélia Rubin	
"Paradis" par Camille Glâtre	
"Le coin du père François" par Lorenz Henry	
II. Discours du concours d'éloquence	p. 59
III. Autour d'Arthur Rimbaud	p. 103
IV. Autour de Négar Djavadi	p. 119
V. Autour de Francis Ponge	p. 133

I. Lauréats du concours de nouvelles

L'endroit secret

par Lucile Bigot (S8)

-

1er prix

Paul rentrait chez lui comme tous les lundis après-midi. Il revenait d'une course à pied qui lui avait laissé le souffle coupé et les mollets endoloris. Il avait trouvé cette routine après que sa mère lui avait annoncé qu'il devait se prendre en main et trouver des occupations : dès lors, il avait démarré toutes sortes d'activités, et la course venait le lundi. Il enfonça la clé rouillée dans la vieille serrure de son appartement et ouvrit la porte. Ses yeux firent le tour de la pièce : les murs peints d'un vert passé s'effritaient, et le sol, couvert d'une moquette jaunâtre, sentait une odeur suspecte à laquelle Paul s'était habitué. Au milieu du séjour trônait un canapé-lit marron qu'il avait déniché lors d'un videgreniers quelques années auparavant, au sol jonchaient des boîtes de pizzas vides et des mégots. L'aspirateur qu'il avait acheté la veille sous un élan de bonne volonté n'était même pas sorti de sa boîte. Contre le mur du fond, se tenait une table bancale sur laquelle il avait installé son matériel de photographie. Paul s'écroula sur le canapé, épuisé.

En ce moment, il n'allait pas bien. D'aussi loin qu'il puisse s'en souvenir, il a toujours été angoissé, toujours. Le moindre dérangement de son quotidien lui montait à la tête, et il avait récemment dû quitter son travail à cause de cette pression.

Conscient qu'il ne pourrait pas vivre éternellement au crochet des virements mensuels de sa mère, Paul allait devoir se trouver un travail. Pour le moment, il était néanmoins trop fatigué pour faire quoi que ce soit. Il tourna la tête vers une étagère en bois et chercha du regard ce qui semblait être la seule chose qui le tenait en vie. Un sourire éclaira son visage lorsqu'il reconnut la petite clé argentée. Il se leva d'un bond, oubliant sa fatigue, et la saisit d'un geste rapide. Cette clé, c'était celle de sa nouvelle activité favorite.

Pour échapper au dur stress de sa réalité, Paul avait trouvé par hasard un petit endroit secret dont il n'avait parlé à personne et où il allait passer la plupart de ses nuits. Il s'apprêtait à s'y rendre lorsqu'il prit conscience de son état : il portait un jogging orange usé et un t-shirt trop petit, le tout trempé de la sueur de sa course. Il se hâta d'ôter ses vêtements et s'enferma dans la seconde pièce de sa maison, qui contenait la douche. N'ayant pas pris la peine de payer l'eau chaude, Paul se doucha sous une pluie glaciale, mais peu lui importait. Il se sentait chaque fois comme un jeune adolescent allant à son premier rendez-vous galant. Il prit le temps de se

savonner, de se sécher, et sortit son plus bel assortiment de vêtements pour l'occasion. Il avait beau avoir ce rituel chaque soir, l'étincelle qui éclairait ses yeux à l'idée de se rendre dans cet endroit ne disparaissait jamais. Il était nerveux et pouvait même sentir de l'excitation au fond de son ventre.

Devant le miroir, il brossa ses cheveux bruns et se parfuma de l'eau de toilette qu'il avait réservée à cette occasion. Paul analysa son allure. Il sourit, satisfait. Après avoir enfilé ses chaussures, il sortit hâtivement et monta dans sa voiture. Après quelques essais, sa mini camionnette démarra enfin et s'élança sur la route à peine vitesse.

Agathe rentrait du lycée cet après-midi-là. Elle ouvrit la porte de sa chambre et posa son sac sur le lit. Elle se tourna vers le miroir et contempla son reflet. Elle était une jeune fille blonde aux yeux verts, plutôt jolie. Elle portait un jean et un pull beige qu'elle avait volé à sa mère le matin même. Les cernes dus à sa fête d'anniversaire du week-end précédent étaient encore visibles. Agathe venait de fêter ses 16 ans. Son portable vibra dans sa poche. Elle le sortit et regarda l'écran. Un sourire éclaira son visage lorsqu'elle vit qu'il s'agissait d'un message de sa meilleure amie. Celle-ci avait écrit « n'oublie pas, soirée pyjama vendredi soir ! ». Comment l'oublier ? Elle leva la tête, mais son bonheur fut de courte

durée lorsqu'elle se rendit compte de l'état de sa chambre : impossible de recevoir son amie dans ces conditions. Elle soupira en sillonnant la pièce du regard et en songeant au rangement qu'elle allait devoir faire. Sur son bureau traînait son dîner de la veille et au sol un tas de vêtements à ranger. Au fond de la pièce, il y avait un placard. Agathe avait beau très bien connaître son existence, elle ne l'ouvrait jamais. Il était plutôt grand pourtant. Quand elle était jeune, elle gagnait systématiquement aux parties de cache-cache grâce à lui. Cependant, depuis quelques mois, elle avait soupçonné qu'une famille de souris en avaient fait leur maison puisqu'elle entendait sans cesse des grattements derrière cette petite porte. Elle en avait parlé à sa mère, mais celle-ci, trop effrayée, lui avait répondu qu'elle appellerait un professionnel pour s'en occuper dès qu'elle en aurait le temps. Seulement, c'était ça le problème : la mère d'Agathe n'avait jamais le temps. Comme à peu près tout le reste, elle avait oublié cette histoire de souris, et l'adolescente savait qu'elle allait devoir faire avec. Agathe songea à sa mère un instant. Elle avait conscience que celle-ci était débordée depuis le décès de son père. La jeune fille se laissa tomber sur sa chaise de bureau. Elle passait maintenant le plus clair de son temps ici, coincée entre ces quatre murs. Cela ne lui posait pas vraiment de problème, ceci dit. Agathe était naturellement casanière. Elle sortit ses devoirs et commença à travailler.

Garé devant sa destination, Paul attendait. Oui, il avait le trac. Quel imbécile pensait-il, pourquoi être encore angoissé après toutes ces soirées passées là-bas ? Enfin, il prit son courage à deux mains et ouvrit la portière de sa voiture. Il avança d'une démarche assurée vers la bâtisse en face de lui. Contre toute attente il n'alla pas vers la porte d'entrée. Il longea le mur de gauche jusqu'à un drap étendu sur la façade. Il tira discrètement le tissu, dévoilant une minuscule trappe verrouillée. Il y enfonça sa clé argentée et tira la poignée d'un coup sec. Derrière, se cachait un trou, pas énorme, juste assez large pour y faire passer un homme.

Agathe désespérait devant ce problème de mathématiques qu'elle était incapable de résoudre. Elle commençait à perdre patience. Elle regarda l'heure. Il était 20 h 38. L'heure de manger pensa-t-elle. Elle sortit de sa chambre se dirigeant vers la cuisine.

Paul rampait le long de ce tunnel qui semblait être sans fin. Il pensait à son pantalon, probablement sali. Mais cela en valait la peine pensa-t-il. Il aurait fait n'importe quoi pour se rendre dans ce petit coin de paradis dans lequel sa vie n'avait soudainement plus aucune importance. Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle puis continua à ramper.

Agathe regardait l'assiette de pâtes tourner dans le micro-onde. Elle savait que sa mère ne rentrerait pas avant minuit, elle alluma donc la télé.

Une lumière illumina le visage de Paul lorsqu'il arriva enfin au bout de son tunnel. Il sortit doucement à quatre pattes. Il se trouvait dans une minuscule pièce dans laquelle il tenait à peine. Les paquets de chips et les couvertures déjà présents indiquaient le temps qu'il avait dû y passer. En se tournant, sa tête heurta le plafond violemment. Il se stoppa net, jurant dans sa tête.

Agathe entendit soudainement un bruit sourd venant de sa chambre. Consciente que personne n'était à la maison, elle se précipita dans la pièce à la recherche de la source d'un tel vacarme. Elle ouvrit grand la porte, mais la pièce était évidemment vide. Son regard s'arrêta sur le fameux placard du fond. Fichues souris, pensa-t-elle...

Paul regardait Agathe par le trou de la serrure du placard. Il connaissait cette chevelure et ces bruits de pas par cœur maintenant. Après tout, c'était une activité comme une autre. De cette manière, Paul avait appris à oublier qu'il existait. D'ailleurs là, il n'existait plus. Il n'était qu'un spectateur depuis son endroit secret.

Mon paradis caché

par Lucy Saw (P7)

-

2e prix ex-aequo

J'en rêve depuis des jours. J'y pense depuis des nuits. Quand je l'aperçois, j'accours. Je n'ai plus de peurs mais que des envies. Il y fait chaud tout au long de l'année et mon cœur ne peut que fondre en y pensant. Lorsque je suis loin, je ne veux qu'y retourner pour me blottir dans un creux sans jamais m'échapper.

Il y a un seul endroit qui me bouleverse autant. C'est celui-là que je souhaite vous conter. C'est celui-là où je désire retourner.

La sueur qui colle à ma peau, le soleil se couchant qui caresse mes joues comme une main douce. Avec mes petites chaussures de ville, absolument inadaptées pour la marche, j'escalade la montée jonchée de rochers. Mon sac de cours écrabouille mon dos, et appuie sur ma colonne vertébrale. Mes pieds m'ont d'eux-mêmes emmenée sur ce chemin sinueux qui saccade ma respiration. L'après-midi

comme à son habitude en plein mois de juin, est de température pesante. Mes mains s'accordent à mes pieds et mon rythme ralentit, se sécurise.

Mon ascension spontanée vers la montagne de l'autre bout de la vallée est due à un homme. Et seulement à lui. Théo. Mon meilleur ami. Lui et moi avions l'habitude de se retrouver en haut de la montagne dès que l'envie nous prenait. Mais aujourd'hui j'y vais seule.

La pente s'achève enfin, mais pas mon pèlerinage. Je trotte sûrement et sagement entre les arbres, le chemin semble s'effacer sous l'accumulation de pierres et de racines parsemées. Un mauvais pas et c'est la dégringolade. Un mauvais pas et c'est une blessure assurée. L'idée de devoir refaire tous ces efforts et toute cette montée ne m'enchanté pas le moins du monde. Je m'applique donc sur ma démarche et fais attention à où je pose mes pieds.

Je sillonne un passage que je connais par cœur, mais qui me semble toujours nouveau, entre les arbres de la colline. Les feuillages m'abritent de la chaleur étouffante de ce lundi, je m'accroche à certaines branches sur mon passage, pour un meilleur appuis. Les buissons qui perdent leur parfum à l'été, ne facilitent pas mon avancée.

Je décide de faire une petite pause avant d'arriver à mon dessein final. Je devrais vraiment me remettre au sport, être essoufflée comme je le suis est inquiétant. Mais quelle vue ! Contrairement à cette piètre apparence que je dois avoir.

Je prends plus de temps pour admirer la ville sous le ciel orangé, les lumières des maisons commencent à s'allumer gentiment. Le mélange de couleurs chaudes irradie mon cœur d'un sentiment agréable durant cette journée d'été. Mes pieds endoloris me supplient d'arrêter cette torture. Mon front est luisant de transpiration, mes mains se posent sur mes hanches quelques secondes et je continue ma randonnée vers notre endroit secret.

Mon escapade me semble de plus en plus ridicule. Mais ma motivation n'a plus d'égale. Me revoilà en route vers le sommet, à la recherche de mon havre de paix, mon petit coin de paradis, du petit trou de terre auprès duquel j'aime me réfugier.

Au loin j'aperçois mon but, le vieux chêne, plus grand que jamais, se tient droit. La corde qui s'effiloche au fil du temps est toujours accrochée à l'une de ses branches, et le vent la fait se balancer. Un souvenir d'enfance vient chatouiller mon esprit. Théo et moi, jouant à la corde pendant l'été de notre année de cinquième. Cet endroit renferme tous mes

plus beaux moments, par sa beauté mais aussi parce qu'il m'a toujours accompagné.

Théo est mon roc, malheureusement depuis qu'il a trouvé Luana, je ne peux plus le voir autant, et j'ai pour lui des sentiments que je préfère cacher, c'est l'une des raisons pour lesquelles je viens me consoler seule ici.

Moi, Anna, je rêve de ses bras depuis des années. Je m'imagine agrippée à sa bouche depuis que je sais parler. Et je me languis du jour où je pourrai fuir avec lui depuis que j'ai appris à marcher. Théo. Mon meilleur ami depuis plus d'années qu'il faut en compter. Théo. Le rire dans les couloirs quand le moral est plus bas que zéro. Théo. Le meilleur camarade de classe qu'on puisse imaginer.

Des yeux renversants et la clarté de ses cheveux de jais est prodigieuse. Avec ses yeux frappés d'éclairs et ses fines mèches de cheveux tombant au milieu de son front telles des cicatrices inguérissables, il est à la fois un délice pour les yeux et un régal pour l'imagination. C'est toujours ce qu'a représenté Théo, aussi loin que je me souviens, il a été considéré ainsi.

Je suis tombée complètement et follement sous le charme de ce dernier, depuis notre naissance et notre rencontre à l'hôpital où l'on partageait des

berceaux voisins, jusqu'à aujourd'hui où il occupe ma moindre pensée et oblige mon cœur à se serrer. J'ai vécu dans cette douce agonie pendant trop d'années pour abandonner mon amour. Je suis avare des moments que nous passons ensemble. Comme avant.

Oh, comme je l'aime. Comme je l'aime et comme je la déteste, elle, pour l'avoir lui alors que moi je le désire plus que tout. Je pense à lui plus souvent que je ne respire. Il hante mes pensées plus souvent que je ne peux parler. Il marche vers les chemins tonitruants de mon cœur plus souvent que je ne dors. Son nom résonne en moi plus de fois qu'il n'y a de secondes dans une journée.

Théo.

Il est impossible pour moi d'imaginer un monde privé de toi. Tu es mon havre de paix, mon jardin secret, le silence au bout du téléphone qui me permet de me calmer, la berceuse à la fin de la journée qui me mène dans les bras de Morphée, la douce chaleur d'un lait méthodiquement miellé et la couleur orangé du soleil prêt à s'échapper qui m'émerveille les soirs où, sur la montagne, nous sommes allés l'observer.

Je m'assois enfin sur la pierre qui m'a tant de fois recueillie dans mes fatigues et mes pleurs, devant le bout de terre creusée qui m'est familier. Je me

délaisse de mon lourd sac, et me sens enfin libre de toutes mes entraves. Je retire mes chaussures pour voir les dégâts que la montée m'a fait subir, rien de trop grave, je m'en remettrai. J'enfourne mes orteils de nouveau dans mes baskets.

Mes doigts s'entremêlent quand je m'autorise à finalement goûter la pureté du paysage qui s'étend devant moi. L'air allant dans mes poumons ne m'a jamais semblé plus doux qu'à ce moment précis. J'intériorise le vert des arbres, les rouges et oranges du ciel, le léger jaune des vitres des maisons, l'amas d'arc-en-ciel des différents volets, le beige sale des voitures couvertes de sable. Si la sérénité et le calme avaient une image attitrée, ce serait sans doute cette vue.

« Je pensais pas t'voir ici. » Rapidement je me remets debout sur mes pieds. Une fois que je le vois, mes pulsations se calment et je respire plus lentement. Ma main gagne mon cœur comme pour le tranquilliser et je me rassois paisiblement en lui lançant un regard noir. Mon sourire dissimule ma satisfaction. « Tu te souviens d'la première fois où j't'ai amenée ici ? »

« Oui, Théo. Je m'en souviens. » Comment aurais-je atterris ici si ce n'était pas le cas ? A son tour, ses lèvres se dressent pour former le plus beau sourire

dont on peut témoigner. A lui seul, il peut mieux illuminer une pièce que le soleil le plus éclatant, mieux réchauffer qu'un feu de bois en hiver, et embraser des cœurs plus rapidement que n'importe quelle célébrité, ne peuvent le faire.

« Elle est là ta copine ? »

« Qui ? »

« L'idiote de Luana. »

Il s'appuie sur le tronc du chêne à sa gauche, toujours souriant il me dévisage. Son t-shirt ne laisse aucune place pour l'imagination, il semble si petit pour ses bras massifs. Les écorces tombent petit à petit quand il bouge pour trouver la position la plus agréable, me forçant à me mordre la lèvre et à détourner mon regard.

Mais mes iris se retrouvent à naviguer le long de ses tatouages que je connais déjà par cœur, j'étais présente lorsqu'il se les est fait faire. Les vagues entourant son biceps, allant s'échouer sur une falaise, plus haut sur son épaule, ne représentent aucun secret pour moi. L'histoire derrière ce dessin, il me l'a déjà racontée des milliers de fois. Cependant, celui qui me fait sourire en fixant mes mains, et qui cause la rougeur sur mes joues durant la chaleur de cette fin d'après-midi, est plus discret, presque invisible. Sur son bras gauche, en petit, est

écrit 28.01. Ce tatouage répond au minuscule autour de mon poignet gauche, que je me remets à inspecter et caresser. Notre naissance, notre rencontre, le début de notre amitié, le début de notre vie.

« Qu'est-ce qu'y a ? » Il rit de manière détachée. Je l'inspecte en recherche de réponse. « Qu'est-ce tu regardes ? » Il s'avance les mains en l'air comme pour s'avouer vaincu. Il a toujours été plus à l'aise que moi sur ce chemin, ses pieds peuvent se croiser, il ne tombera jamais. Athlétiquement, il a toujours été supérieur à moi, évidemment. Il surpasse tout le monde en général, dans n'importe quel domaine, ce qui est à la fois agaçant et admirable. Je l'ai toujours aimé pour ça.

Il s'assoit sur le rocher à mes côtés, me forçant à me décaler, je manque de tomber. Sa main irradie de chaleur à travers mon débardeur couleur pêche et se pose au creux de mes reins pour me stabiliser, et il m'attire vers lui. Ses yeux appellent les miens. « J'apprécie la vue. »

Mes yeux se détachent des siens avec effort pour observer la ville devant nous, ce qui m'est à la fois inutile et thérapeutique. « Tu regardes au mauvais endroit alors. » Il ne me quitte pas des yeux et rigole dans son souffle.

« T'as probablement raison. » Enfin ses yeux se posent sur la ville, scintillante d'une couleur orangée. Plus de maisons s'illuminent, liant dans les couleurs chaudes du début de soirée, la lumière artificielle à celle naturelle produite par notre étoile.

« J'ai souvent raison. » J'ai le temps de repenser aux mots que j'ai prononcés dans les dernières minutes qui se sont écoulées avant de sourire. Pour la première fois, depuis les mois de solitudes en souvenir des années de silence, j'ai un fou rire avec lui, comme au bon vieux temps, sonore et à gorge déployée. Nos rires résonnent dans les arbres et à travers la vallée en contrebas. Je ne savais pas à quel point ça pouvait être cathartique et à quel point ça me fait du bien, comme du baume sur une vieille cicatrice.

« Tu m'avais manqué Anna. » Ces mots j'en avais besoin. Je les attendais depuis si longtemps que mon souffle se relâche, comme si je respirais pour la première fois. Les larmes me montent aux yeux quand je me tourne vers son visage. Ses mains viennent se loger dans mes cheveux et sur ma nuque, son souffle caressant ma joue, ses yeux rivés sur ma bouche.

Là, dans ses bras, sur cette montagne, je réalise plus que jamais à quel point il compte pour moi. Lui,

nos moments ensemble, notre amitié, je ne veux jamais perdre ces choses. Je suis dans un état de bien-être grandissant, dans notre recoin caché, notre endroit secret, notre petit paradis, sur le rocher que je ne veux plus jamais quitter.

Dans un souffle, tout bas, la raison s'empare de ma langue, j'avale difficilement ma salive. Ses lèvres sont si proches des miennes, c'est tout ce dont j'ai toujours rêvé. « Et Luana ? » Il ne bouge pas d'un pouce. Ses yeux accrochés à mes lèvres, alors que j'essaie de réguler ma respiration et de ne pas me jeter sur lui. « Ne t'inquiète pas pour Luana. Elle n'importe pas. » Son aveu ne me surprend pas, mais il ne me met pas à l'aise non plus. Qu'est-ce qu'il me veut réellement ?

A contre cœur je quitte son étreinte et me lève, je me positionne un peu plus loin pour mettre de la distance entre nous, quelque-chose que je ne me serais jamais imaginé penser un jour, mes pieds glissant dans mes chaussures pas lassées depuis que je les ai enlevé un peu avant. Je suis au bord du trou de terre et je suis en garde à où je pose mes pieds. « Théo qu'est-ce que tu fais ? » Sa bouche fait toutes sortes de formes mais sa gorge ne produit aucun son. Je me penche pour ramasser mon sac et m'apprête à le laisser, quand sa main se noue à la mienne et m'incite à l'écouter et à rester.

« Anna, je te connais depuis, quoi ? Toute ma vie. Je ne sais pas pour toi mais...Moi je ne veux pas vivre en sachant qu'on ne peut plus se voir ou se parler. » Je veux articuler des sons et lui communiquer mes sentiments, mais les siens sont trop rapides.

C'est arrivé si vite. C'était chaud, fort et puissant. Il a écrasé ses lèvres sur les miennes et le monde s'est arrêté. En moi j'ai senti un tourbillon d'émotions, quand je veux lui renvoyer l'ascenseur et lui montrer à quel point je l'aime, la force que je mets dans ma réponse ne le laisse pas statique.

C'est arrivé si vite. Une seconde il était accroché à mes lèvres, la seconde d'après il ne l'était plus et le monde a cessé d'exister.

Les bruits étaient confus, d'abord un effleurement de feuilles séchées et de terre dure, puis les cailloux roulant en contrebas, enfin le lourd bruit d'un choc mêlé à un son de verre qui s'éclatait. Il est tombé, et mes yeux ne se sont ouverts qu'une fois qu'il avait atterri en contrebas. Bien plus bas, ses os en mille morceaux brisés, et son corps tordu dans des angles inhabituels.

A cet instant, je me suis sentie mourir avec lui. Et avec lui j'ai voulu quitter ce monde. Qu'il meure sans moi est l'un des supplices les plus virulent que je puisse endurer. J'ai perdu mon but, ma raison de

vivre et donc ma vie quand il a chuté. Une partie de moi me crie que c'est ma faute et que la douleur que je ressens est justifiée ou méritée.

En voulant l'embrasser je l'ai poussé au bord de la cavité de terre, il a perdu l'équilibre, par ma faute, est tombé et en est mort. Par ma faute, Théo a perdu la vie.

Ma douleur se fait entendre, elle force le soleil à se coucher comme s'il en avait peur. Mon cri fait trembler la vallée, long et strident. Les portes s'ouvrent et les oiseaux s'envolent des arbres qui les hébergeaient.

Les ombres et formes d'humains qui tournaient autour de moi après l'incident m'ont toujours donné la nausée. Les visages étaient floutés, j'imagine que mon esprit voulait effacer ce souvenir, même les voix semblaient étouffées ou embrumées.

Une fois que je peux avoir tout ce dont je rêvais, ça m'est enlevé. Mon Théo, comment peux-tu m'abandonner ainsi, à la merci de ce monde sans pitié, sans toi à mes côtés ? Mon cœur se déchire à chaque fois que j'y repense, mes larmes coulent et mon visage se décompose.

Ce jour-là, j'ai non seulement perdu l'être qui m'était le plus cher, mais notre amitié, et tous les

moments que l'on aurait encore pu passer ensemble, maintenant qu'il avait avoué partager mes sentiments sont pour toujours impossibles et volatilisés.

J'en rêvais depuis des jours. J'y pensais depuis des nuits. Quand je l'apercevais, j'accourais. C'est comme s'il y faisait chaud tout au long de l'année et mon cœur ne pouvait que fondre en y repensant. Lorsque j'en suis loin, je ne veux qu'y retourner pour me blottir dans un creux sans jamais m'échapper.

Il y a un seul endroit qui me bouleverse autant. C'est celui-là que je souhaitais vous conter. C'est celui-là où je désire retourner.

Cet endroit secret me procure un pincement à chaque fois qu'il effleure mon esprit. L'emplacement est si paisible et beau, mais l'histoire derrière entache mes souvenirs, me hante et me maudit, la moindre allusion à sa chute, me heurte. Malgré tout ça, il n'y a pas un jour où je ne rêve pas d'y remettre les pieds. Pas un jour sans que j'espère revivre ce moment de bonheur inconditionnel. Pas un jour ne passe sans que je fantasme sur un voyage dans le passé, pour pouvoir pleinement apprécier ce bref moment.

Ce jour, cet instant, l'emplacement, mon secret, notre endroit à Théo et à moi, sera pour toujours

tatoué dans mon esprit et marqué à l'encre indélébile dans ma rétine. Je m'y revois et je sais que mon secret le mieux gardé, mon lieu chéri, mon jardin paradisiaque se tient en une divine seconde, en une simple phrase et représente mon moment le plus heureux.

Dans les bras de Théo durant ce jour chaud où avant de tomber il m'avait embrassée.

La cabane

par Clélia Rubin (T1)

-

2e prix ex-aequo

Qu'est-ce qui me pousse à courir ici parmi ces herbes hautes qui éraflent mes bras nus ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je cours. Le vent semble s'engouffrer dans mes cheveux blonds, soigneusement lissés sans le moindre défaut apparent. Vers où est-ce que je cours ? Je ne sais pas. J'irai jusqu'au lieu où je serai portée. Jusqu'à ce que mon souffle s'épuise. Peut-être qu'ici je ne m'essoufflerai jamais. Se dessine au loin la petite cabane que je me rappelle avoir construite au fond du champ avec mon cousin lorsque nous avions respectivement huit et douze ans. C'est cette cabane que je m'efforce de rejoindre. Enfin, je ne m'y efforce pas ; au contraire, je ne sens pas même les mouvements de mon corps qui m'y portent. Peut-être que l'on n'a pas besoin de sentir son existence corporelle lorsque l'on se sent en sécurité. Peut-être que la présence de ce lieu suffit à mon corps, tellement, qu'il n'éprouve pas le besoin de se sentir

lui-même. Ce lieu sûrement inconnu de tous, je l'ai très certainement imaginé de toutes pièces. Il se pourrait bien que la planche de bois vissée sur le devant de la porte que nous avons confectionnée avec Thibault m'apparaisse telle que je la conçois que dans mes souvenirs et non plus dans les siens. Quoiqu'il en soit, j'y entre. C'est ici que je me sens en sécurité. C'est ici que j'ai choisi de m'évader pour le moment. Je partirai sans doute vers un autre lieu plus tard. J'irai peut-être à nouveau dans les hautes herbes ou même plus loin, qui sait ? Le silence pur qui réside ici me fait convenir pour l'instant de rester.

Petit à petit, le calme se trouble pour laisser place à des pas qui ne me sont en rien inconnus. Ce doit sûrement être Thibault. Il est le seul à connaître la cabane et les hautes herbes du champ qui gravitent autour. Voit-il cette cabane, ces herbes et ce champ tels que je les vois ? Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce qui m'importe est désormais cette présence que j'avais souhaitée.

- Tu te rappelles encore la cabane ? Me lance-t-il étonné, Elle n'existe plus pourtant.

Elle est pourtant bien présente ici, face à moi. Thibault se dresse également devant mes yeux ; j'en suis persuadée. Face à l'incompréhension qui se

dessine sur mon visage, Thibault enchaîne sans attendre de réponse de ma part.

- Ce n'est pas grave si tu y tiens encore Leslie, je comprends que tu aies besoin de retourner dans notre petit coin secret de temps en temps.

Je ne sais si ces mots sont ceux de Thibault ou bien ceux que j'aurais souhaité entendre de sa part mais il n'empêche qu'il me semble qu'il me les a bien confiés à l'instant, dans cette cabane de bois, entourée des hautes herbes de ce champ qui gravitent autour. Je ne comprends cependant presque plus rien de ce qu'il me raconte. Où suis-je si je ne suis dans cette cabane ? Où suis-je si je ne suis en train de parler à Thibault assise sur ces planches de bois que nous avons découpées avec l'aide de nos parents il y a dix-sept ans ?

- Je ne comprends pas bien Thibault, nous sommes bien dans la cabane. Qu'est-ce qui pourrait te faire dire le contraire ?

- Tant que je suis ici, assurément.

- Tu n'es vraiment pas clair...ça ne te ressemble pas d'être comme ça.

Son regard se détourne de mon visage en réponse à ma remarque. Il semble tout autant confus que moi de nous voir dans cette situation.

- Tu te prends tout le temps la tête Leslie, je te reconnais bien dans ces moments-là. Lâche un peu tes neurones, ça travaille trop là-dedans !

Il dessine un petit rictus à sa propre réflexion, entraînant un sourire de ma part. Il a sûrement raison, je me prends trop la tête. Je ferais mieux de profiter de sa présence plutôt que de me poser autant de questions.

- Bon alors, dis-moi, comment tu vas depuis le temps ? Toujours aussi folle amoureuse de Karl ?

Il est vrai que nous n'avions pas pris le temps de nous voir depuis deux ans avec Thibault. Avec les aléas du quotidien, je n'avais pas vu les années s'écouler.

- Tu me connais vraiment bien ! Tout se passe super bien entre nous, on a emménagé sur Lyon récemment. Tu devrais nous rendre visite !

- Tu as raison, j'essaierai de passer l'été prochain. Depuis le temps que je n'ai pas vu ce bon vieux Karl, j'ai dû lui manquer quand même !

- Eh ! Il n'a que vingt-huit ans, c'est plutôt toi le vieux de l'histoire !

- Madame est susceptible à ce que je vois...t'as vraiment pas changé en deux ans !

Plus le temps passait et moins je voyais les heures défilier. Il n'y a qu'avec mon cousin que j'arrive à ressentir ça. Nous étions redevenus deux enfants dans notre petit havre de paix, à l'abri des regards. Durant un silence que je laisse volontairement dans notre conversation afin d'apprécier les bruits alentours, Thibault se lève subitement, s'avançant vers les hautes herbes. Je ne le suis pas, étonnée de son geste.

- Tu ferais mieux de me suivre plutôt que de rester bloquée ici Leslie. Allez, je sais que t'en as envie ! Je sais que tu rêves de pouvoir refaire la course contre moi comme quand on était gosses ! S'écrie-t-il me tournant le dos, poursuivant son chemin.

- Attends, marche pas si vite ! J'arrive !

Mes pieds s'élancent alors de plus en plus rapidement dans la terre séchée jusqu'à ce que je rejoigne Thibault qui est déjà bien avancé. À mesure que je cours, je sens que je ne parviens pas à le rattraper. C'est étrange, il est pourtant parti juste devant moi. Il ne peut pas avoir disparu. Je tente d'accélérer à nouveau le pas, m'enfonçant encore plus profondément dans les hautes herbes. Comme à mon arrivée ici, je ne ressens pas le moindre signe d'essoufflement. Mon corps est indemne. Je pourrais courir des kilomètres que je ne ressentirais toujours

pas le moindre signe de fatigue. C'est ce que je disais ! Ce lieu donne une force surprenante ! Pourquoi ? Je n'en sais trop rien à vrai dire. Je suppose que ça ne peut que me faire du bien que d'être à proximité de la cabane. Peu m'importe alors d'en savoir plus. Je suis particulièrement détendue depuis que je suis ici. Mon cœur semble plus léger, mes pas aussi d'ailleurs. Seule l'absence de Thibault me perturbe. Il ne peut être que devant moi, cela ne fait aucun doute. Peut-être que si je l'appelais, il reviendrait vers moi. Je m'entends alors hurler son prénom à pleins poumons dans ces herbes sans fin.

- C'est bon Thibault t'as gagné la course, reviens maintenant !

Il ne peut que m'entendre, c'est sûr. Je crie une nouvelle fois, encore plus fort. Cette fois-ci il m'a bel et bien entendu, cela ne fait aucun doute. Pourtant je n'entends pas la moindre réponse de sa part. Alors je crie indéfiniment jusqu'à ce que mes cordes vocales ne puissent plus émettre le moindre son. Je suis bel et bien seule dans ces hautes herbes. Ma respiration s'accélère alors dans l'angoisse grandissante. Des larmes chaudes roulent sur mes joues m'empêchant de cerner distinctement les alentours. Je tente de courir à nouveau mais tout semble flou devant moi. Je ne peux pas avoir perdu Thibault, c'est impossible. Je tente alors de retourner vers la cabane. Il y est

sûrement retourné, il a dû me faire une blague. Je le connais, il est expert en mauvaises farces. J'essaye de rire de cette pensée mais l'angoisse reprend le dessus laissant s'écouler à nouveau des larmes sur mon visage. La cabane devrait être proche, je vais le retrouver et tout ira bien à nouveau. Lorsque j'atteins les premières planches de bois, je comprends que je ne le retrouverai pas ici. Il n'y a personne. Je suis seule devant cette cabane. Je pousse un dernier cri afin d'interpeller mon cousin, laissant entendre ma respiration haletante.

- Reviens Thibault, je t'en supplie ! C'est pas drôle !

Tandis que je laisse couler quelques dernières larmes, le bois de la cabane semble se fondre dans les herbes. Ma vision se trouble grandement, ne laissant apparaître qu'une lumière blanche aveuglante. Mon corps est en train de partir. Je suis en train de devenir folle c'est sûr ! Je sens à nouveau le contact lourd de mes paupières devant mes yeux. Il fait soudainement noir. Puis en un rien de temps, elles s'ouvrent, dans une dernière expiration.

- Ça va mon cœur ? T'es toute pale.

Karl est devant moi, me tendant un verre d'eau. Son regard semble à la fois rempli de compassion et d'étonnement à mon égard.

- Eh, parle-moi ! Tu ne vas pas bien Leslie, je le sens. Tu n'as toujours pas touché à ton assiette.

- C'est n'est rien, t'en fais pas. J'étais en train de penser à Thibault.

- Pourquoi est-ce que tu t'infliges encore ça ? Tu sais que ça te fait du mal.

- C'est juste que... j'avais besoin de penser encore à lui, à la cabane, tout ça...

- C'est fini maintenant Leslie...il serait temps que t'entâmes ton deuil, tu ne penses pas ?

Je baisse ma tête. Quelques larmes glissent sur mes joues. Il a raison, la cabane n'existe plus. Le champ de hautes herbes non plus. Je n'ai rien vu venir, je n'ai rien pu faire. Tout a disparu depuis le suicide de Thibault, il y a deux ans.

Paradis

par Camille Glâtre (T1)

-

3e prix

C'est un petit paradis de vert et de bleu : les saules y habitent et chuchotent en chœur auprès d'un lac dormant. Quand les nuages y pleurent c'est un endroit bien triste, quand le soleil y rit c'est pour y voir ma joie. C'est un petit paradis de terre et de cieus, où quelques colonnes en ruines ayant survécu au meurtre des siècles s'élèvent et lient la feuille morte à l'azur. Elargi de tous côtés d'un horizon brumeux mêlant au bleu du ciel une claire mousse d'argent, il paraît à la fois immense, infini, même ; et pourtant tendrement, secrètement intime. Et moi, seule, adossée au marbre d'une colonne, je contemple le monde avec délectation. Pas une âme, pas un ricochet sur le lac. Pas un arbre coupé, pas une brûlure fumeuse au ciel. Et ici, personne ne me rejoindra jamais. Personne ne sait comment s'y rendre, et personne n'y a jamais songé.

Personne ne connaît le chemin du paradis, car moi seule en ai les clés.

J'habite en ville. Partout, les immeubles gris et leur béton boueux ont effacé les arbres. C'est à peine si le cyan d'un ciel de jour d'été se distingue encore à travers les nuées. Des foules de passants se bousculent chaque instant et troublent ma vision pendant mes promenades, et il m'arrive de m'arrêter pour me demander la cause de leur empressement. Peut-être qu'ils n'ont pas de paradis ? Qu'ils ne vivent que dans leur ville d'un gris cadavérique, sans chercher leur monde au-delà de ce qu'ils voient ? Quelle existence plate et ennuyeuse ! Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il doit être un supplice de souffrir ce monde chaque jour.

« Mais peut-être qu'il est aussi plus compliqué de s'adapter au monde réel quand on connaît le paradis. »

Moi, je vis seule depuis que je suis partie. Je ne pouvais plus rester, donc Maman m'a dit que je pouvais m'en aller. Je ne le regrette pas vraiment, j'ai un peu peur quand je pense à ma vie d'avant. Elle avait ses avantages, bien sûr, mais tout n'était pas plus simple. Là, je me sens bien. J'aime le sentiment d'avoir du contrôle sur moi-même et sur ma vie. Ça change beaucoup par rapport à avant.

Je travaille dans une petite boutique au coin d'une rue, à une demi-heure de marche du quartier où j'habite. J'y vais à pied tous les matins, et je rentre à pied tous les soirs également. Les gens me ressassent que je devrais plutôt prendre le bus. Mais pour quoi faire, quand on peut respirer l'air frais, et recréer le monde entier, les maisons et les magasins, selon le seul et simple gré de son imagination ? Il n'y a presque aucun client dans la boutique. Il n'y a jamais aucun client, à vrai dire. Je ne gagne pas beaucoup, je n'y fais pas grand-chose, mais moi, je m'y plais parce que je suis proche de mon paradis. Parfois, j'y fais une petite escale quand je prends une pause, et je ne reviens que quelques instants plus tard, lorsque l'on m'appelle. C'est ça, aussi, le paradis : un accès illimité à un or immatériel mais non fugitif, que l'on retrouve à chaque minute un peu plus enrichi.

Quand je rentre à la maison, je crois entendre le feu crépiter. Je crois entendre un râle menaçant, des pleurs et un poing sur la table. Mais il n'en est rien. Personne n'est là. Je suis seule. Seule, seule... mais pour combler le vide dans ma tête ma conscience crée ces perceptions inexistantes. Peut-être que je ne suis toujours pas habituée à être seule, finalement. Je suis partie il y a deux ans, mais ce n'est peut-être pas suffisant pour supprimer de ma tête ce chaos qui m'était jadis habituel. Je suis seule, tout est

silencieux, mais mon cœur est bruyant. *Mon silence est bruyant, quelque part, aussi.*

Dans le salon, le Rocking-chair achève son dernier balancement devant le feu qui brûle. Il me garde le portail, il sait qu'il doit m'attendre et me conduire vers l'autre monde. Je respire le parfum d'un hiver chaleureux, et je me pose doucement. Puis je ferme mes yeux.

Nul ne voit mon monde, mon bel endroit secret où moi seule, ultime démiurge, me façonne un paradis sans quitter ma maison. Même si je le souhaitais je ne pourrais jamais vous y donner accès, c'est un endroit sacré, caché, isolé sans l'être vraiment, que rien ne saurait détruire. Mais voyez-vous le vôtre ? Ou ne regardez-vous que l'extérieur, sans chercher l'invisible derrière les yeux ?

Le bonheur n'est pas seulement réel, car il est dans le rêve aussi. Car rêve est espoir, parfois échappatoire, mais un désir de vivre avant celui de fuir. Et quand un rêve se perd c'est un monde qui se meurt. Et quand un monde se meurt, parfois, il ne nous reste plus rien. Et moi, je suis seule. Donc je m'accroche au paradis comme une plante parasite, je ne le lâcherai pas, jamais, jusqu'à son étouffement... *Mais est-ce bon pour moi, vraiment ?*

Je m'installe sur un banc pour observer les ruines. Mon paradis n'a pas changé. Toujours le même bleu, toujours le même vert. Toujours les mêmes cieux, toujours la même terre. A droite, un cheval au pelage de velours brun est endormi sur l'herbe. Je l'avais oublié. Une larme se forme au coin de mon œil, je ne parviens pas à la retenir... Ne suis-je pas satisfaite ? J'ai un paradis pour moi seule, un véritable endroit secret, orné des mille choses qui font mon bonheur !
Que me manque-t-il ?

Oui... si j'avais tout ce que je désirais... si je pouvais regagner la beauté et le charme de mon passé détruit, qui serais-je encore ? Cette pauvre enfant, qui prenait des coups en échange de reconnaissance, aspirant à garder le peu d'amour qu'elle recevait ? Fallait-il fuir la douleur vers un monde plus sain, ou souffrir d'une douceur corrompue par sa main ? Fuir un malheur certain pour une solitude fade ? Couler des pleurs sans fin à m'en rendre malade ? Et j'ai eu à choisir, et les deux choix m'ont tuée : maintenant, je regrette un monde abandonné.

A gauche, la Fée est apparue. Elle a de longs cheveux rouges, et un éternel sourire sur ses lèvres. Elle vient rarement, mais parfois elle passe me dire bonjour dans mon paradis. Elle est belle, avec sa

robe de satin et sa chevelure flamboyante, elle ressemble à une braise. Je m'approche d'elle. Pour la première fois, elle semble triste. Elle ne peut pas me parler, mais je sais qu'elle veut me transmettre quelque chose d'important. Je veux lui faire comprendre que je l'écoute, je tente de l'atteindre... Je veux savoir. Pourtant, elle s'évapore avant d'avoir pu l'énoncer.

J'ouvre mes yeux. Je ne peux pas m'enfermer dans l'irréel indéfiniment. Non... Je dois essayer de vivre. C'est possible, je pense... mais d'abord... je dois la revoir. Je jette un œil à l'horloge : vingt heures. L'aiguille court à un rythme oppressant qui me pousse à l'action. C'est l'heure d'y aller.

Donc j'ai pris un train, et j'y suis retournée.

La maison y est toujours, toute couverte d'un lierre presque féérique parmi les fleurs du printemps renaissant. J'en ai encore les clés, donc après une longue hésitation, j'en enfonce une dans la serrure. J'entre, retiens mes pleurs en pénétrant dans la grande salle à manger qui m'a vue grandir, et reste bloquée à l'entrée. Maman m'accueille, comme si je n'étais jamais partie... Il n'est plus là, il est parti lui aussi. *Je ne pleure pas, je ne dois pas pleurer. Je ne dois pas pleurer celui qui m'a fait partir.*

Mon frère est là, également. Nous nous réunissons tous les trois, sans beaucoup parler. Je jette un œil au salon, et je souris : un large tableau de majestueuses ruines antiques est accroché au mur. Je me lève sans un mot, et je retourne dans ma chambre. Elle est peinte en vert et bleu. A gauche, le petit cheval à bascule au pelage brun est immobile : il ne s'est pas balancé depuis des lustres. A droite, sur mon lit, une poupée aux longs cheveux rouges est posée délicatement sur l'oreiller. Ses ailes à moitié arrachées sont encore teintées de rouge, tandis que mes cahiers d'école posés sur le bureau ont encore les marques de petites, mais abondantes, gouttes d'eau. Rien n'a changé.

Ma mère et mon frère me rejoignent dans ma chambre. Dans leur étreinte, je prends conscience de toute la solitude que j'avais ressentie sans eux. C'est ça, qui manquait à mon paradis. C'est eux, qui manquaient à mon paradis. Les seuls mots prononcés sont les mots de nos yeux, articulés en perles transparentes, mais ils parlent plus fort et plus clairement qu'aucune forme de langage. Nous nous comprenons, car nous nous retrouvons désormais.

Ici, ma quête du paradis s'achève. Il est temps d'en construire un nouveau. Parce qu'il faut rêver,

mais aussi vivre réellement. Et le vrai paradis se construit chaque jour dans nos vies ; le rêve n'est qu'un calepin pour l'esquisser.

Et par ces lignes, lecteur, lectrice, je vous fais un cadeau. Maintenant, fermez les yeux...

Vous les avez... Les clés du paradis.

Le coin du père François

par Lorenz Henry

-

catégorie personnels & enseignants

Après avoir rangé son stéthoscope, il referma la sacoche de cuir noir d'un claquement sec et, par dessus ses lunettes d'écaille, porta son regard sur le septuagénaire replet qui terminait de renfiler son pull sur un marcel distendu. De l'autre côté de la table, le père François adressa un large sourire au médecin qui le contemplait d'un air absent. Malgré lui, ses grosses mains tremblaient et il s'empressa de les glisser sous la table avant que le praticien ne s'en aperçoive.

- Alors toubib, bon pour le service ?

- Oui, mais il faut me surveiller ce cholestérol.

- J'ai pris le maquis à 16 ans contre les boches, c'est pas un peu de gras dans le sang qui aura ma peau, *dit le vieux en souriant de plus belle*. Pis tant que je peux aller ramasser des champignons c'est que ça va.

Le médecin ouvrit la bouche pour répondre mais se ravisa. Il ne servait à rien d'insister avec *cette vieille bourrique de François*. Depuis 30 ans qu'il avait

repris le cabinet, et la charge de médecin de campagne, dans ce coin perdu aux confins de l'Ain et du Jura, il n'avait pas croisé de vieille carne plus têtue que *cette vieille bourrique de François*.

Il se souvint de leur première rencontre, un 11 novembre pluvieux, sur la place du village. Le maire lui avait conseillé d'assister aux commémorations de l'armistice, *pour rencontrer les administrés, satisfaire la curiosité de sa future patientèle, vous savez ce que c'est dans les petits pays comme le nôtre*. Sous des rangées de parapluies se tenaient les femmes et les jeunes et, en avant de cette masse chuchotante, des hommes, alignés tel un rang d'oignons ; des vieux aux visages mangés de barbe, certains portant les stigmates de la Grande Guerre, d'autres ne semblant pas comprendre ce qui se passait ; quelques hommes dans la force de l'âge, aux yeux embués, qui regardaient fixement le petit obélisque de pierre grise, le corps raide, engoncé dans des habits du dimanche ou de vieux uniformes aux relents de naphthaline. Immobiles sous l'averse, ils attendaient que meurent les dernières notes d'un clairon à bout de souffle.

Fasciné par cet alignement stoïque, dont il ne savait pas s'il devait admirer l'impassibilité ou regretter le masochisme, il n'avait pas tout de suite remarqué le quarantenaire de haute stature qui le

dévisageait, appuyé nonchalamment, à l'écart du troupeau, sur un bâton noueux.

Chaussé de grosses bottes couvertes de boue, ce dernier laissait courir un regard amusé sur la foule humide, revenant sans cesse au visage de l'inconnu installé à la place d'honneur, entre *monsieur le maire* et *cette vieille baderne de Pichon* (un petit homme rougeaud qui manifestait son affliction par des reniflements bruyants). L'inconnu était jeune, *plutôt beau gars* ; sa longue silhouette bouclée dans un bel imper beige et coiffée d'un chapeau de feutre de couleur fauve lui donnait l'air d'un monsieur de la ville et ses lunettes d'un jeune instituteur. Quand le clairon se tut il le vit se pencher vers le maire tout en jetant des coups d'œil furtifs dans sa direction.

- Vous connaissez cet homme en bottes qui me regarde ?

- Bien sûr, *répondit le maire avec un grand sourire*. C'est François Goupil. Un héros de la résistance, rusé comme 10 renards et plus têtue que 100 mules qui reculent.

- Pourquoi n'est-il pas parmi les anciens combattants ?

- Ah ça... allez donc le lui demander, *lui dit l'édile avec un petit rictus*.

Alors que la foule se dispersait François Goupil vit le jeune homme à l'imper se diriger vers lui d'un pas décidé. Arrivé à portée de voix il lui adressa un cordial bonjour en lui tendant la main.

- Z'êtes le nouveau toubib ? *lança François en ignorant sa main tendu.*

- Les nouvelles vont vite... *dit le médecin en ayant l'impression d'être monté sur un ring.*

- Vous savez comment ça se passe dans les petits bourgs.

- En effet, monsieur Goupil, *rétorqua le médecin avec un petite moue entendue.*

La répartie du *toubib* le fit sourire et il lui serra la main.

Tout en broyant les phalanges de son vis à vis François lui demanda s'il était *parigot, rapport à l'accent.* Effectivement, il avait fui la région parisienne pour *se mettre au vert,* mais lui-même trouvait quelque peu étrange le parler du jurassien.

- C'est que j'ai vécu à la capitale moi aussi. Après la guerre, je suis parti bosser en usine, du côté de Boulogne. Mais la ville ça me réussissait pas. Je suis revenu en 62, après la mort du père, pour reprendre la ferme, m'occuper de la vieille et retrouver ma forêt.

- Votre forêt ? *S'étonna le médecin.*

- Attention, je dis pas qu'elle est toute à moi, mais c'est moi qui la connais le mieux, *on sentait percer la fierté dans sa voix.* J'ai pas grand mérite, j'ai vécu dedans pendant près de 2 ans et demi, quand j'étais dans le maquis.

- Le maire m'a dit que vous étiez un héros de la résistance.

- Héros j'sais pas, mais les fritz m'ont jamais mis la main dessus et je les ai bien fait chier, *lança-t-il dans un éclat de rire.*

- Pourquoi ne pas participer aux commémorations ?

- Z'êtes pas bien ! me ridiculiser sous la pluie comme ces zouaves qui se prennent pour des piquets avec la larme à l'œil, pas pour moi. Sans compter que me tenir là, avec cette vieille bique vérolée de Pichon, c'est hors d'question !

- Pourquoi ? *demanda le médecin, qui ne voyait pas les raisons de cette animosité à l'encontre de son reniflant voisin de cérémonie.*

- En v'la un qui chouine tout ce qu'y peut devant le monument aux morts, pour des petits gars qui se sont fait trouer la paillasse par les allemands, alors qu'y passait presque autant de temps à la kommandantur que chez sa maîtresse. *Il finit sa phrase en criant presque.* Pis de toute façon c'est les chanterelles, les trompettes et la fin des cèpes en ce moment, j'ai pas le temps pour ces âneries, *grommela-t-il enfin.* D'ailleurs j'ai deux pleins paniers dans le coffre de la 4L, venez donc que je vous en donne un peu.

- C'est très gentil, mais je ne sais ni les nettoyer ni les cuisiner.

- Ah bah alors il faudra passer à la ferme, pour que je vous donne des bocaux de cèpes et de morilles de l'année passée, vous m'en direz des nouvelles ! *Il*

lui tapa sur l'épaule du plat de sa grosse main et reprit. Mais au fait, c'est quoi vot' nom ?

- Maurice Roland.

- François Goupil, à vot' service !

Il se serrèrent de nouveau la main, et François fit promettre au docteur Roland de passer le voir à la ferme le samedi suivant. Ainsi fut fait, et cette première visite, la première d'une longue série, inaugura une relation singulière entre le *toubib* et celui qu'on se mit à appeler, au fil des ans, *le père François*.

François était un bavard taiseux. Il parlait beaucoup mais se livrait peu. Leur première conversation en avait plus appris au médecin sur le personnage que toutes celles des dix années qui suivirent. Plus il le fréquentait, plus il avait l'impression d'être face à un iceberg. 90% de sa personnalité et de sa vie étaient immergés sous la surface de ce visage aux fortes pommettes couperosées et aux yeux bleus qui radiographiaient ses interlocuteurs. Seul depuis la mort de sa mère à l'hiver 73, il répartissait équitablement son temps entre la ferme et la forêt, son domaine réservé.

Ses talents de chercheurs de champignons et sa connaissance du terrain créaient nombre de jalousies dans le pays et de rumeurs sur de prétendues aptitudes surnaturelles. Certains avaient bien essayé de le suivre, mais il les semait au bout de quelques mètres et disparaissait pour de bon, *si les*

boches n'ont jamais réussi à me mettre la main dessus c'est pas ce crétin de Jaillet qui le fera. Il ne donnait jamais ses coins. Le docteur Roland avait tenté de lui soutirer des informations au cours de leurs échanges, mais, au bout de 15 ans, François avait seulement consenti à l'emmener aux girolles, une fois, dans les coins que tout le monde connaissait. En plaisantant, il aimait à dire que ses coins de morilles étaient tellement secrets que *s'il se cassait une guibole en y allant personne ne serait fichu de le retrouver.*

- Remarque toubib, je m'en plaindrais pas, au moins je serais au calme avec les copains qui y sont restés. Je ferais de l'engrais pour les champignons... même si je suis pas bien sûr qu'ils voudraient pousser sur ma carcasse, *disait-il parfois en riant pour de bon.*

C'était les seules fois où le docteur l'entendait prononcer le mot *copain*. Il l'avait toujours connu seul, une solitude joyeuse et assumée, comme une seconde peau, mais une solitude totale. François fuyait les bals et les cérémonies, il boudait le café et abhorrait l'église. Sa seule religion, la seule qu'il eût jamais professée, c'était les champignons. *Ma chapelle à moi c'est la forêt et mes hosties c'est les morilles... communier entre les arbres ça t'as une autre gueule que de se cailler les miches sur un prie-Dieu à côté de la mère Brocard et de sa mare de grenouilles de bénitier. Pis tant qu'a entendre coasser,*

autant aller jusqu'à l'étang prendre le frais. Il avait même son propre calendrier liturgique : en début d'année, fin février, début mars, on cueille les bien nommés hygrophores de mars, et parfois les premières morilles noires. Mars, avril, mai, les morilles, les reines de la forêt. D'abord les noires, ou coniques, puis les grises et les blondes, et plus tu montes haut plus la saison est tardive. Ensuite, en juin, juillet, les girolles et les premiers cèpes d'été, de la coulemelle et des golmotes aussi, s'il n'a pas fait trop sec. Août c'est relâche, en général. Vers la fin du mois, avec les orages, de nouveau les girolles, les cèpes, les coulemelles, les golmotes et les oronges, un vrai régaliennes-là. Pis tout l'automne jusqu'aux premières neiges c'est la foire : cèpes, girolles, chanterelles, trompettes, pieds-de-mouton, mousserons, sparassis, langues de bœuf... Après ça on hiberne, comme les marmottes, et on ronge son frein jusqu'à la saison suivante.

Après tout ce temps, le médecin en était venu à se demander si les champignons n'étaient pas ses seuls vrais compagnons ; ces champignons qui veillaient les sépultures occultes de ces camarades tombés au combat. François n'avait-il pas fini par s'identifier à ce *petit peuple immobile des sous-bois* ? Et la fonge comestible, qui se terrait au fond des combes, ou s'accrochait à flanc de crêt, telle une armée d'éternels maquisards, ne le ramenait-elle pas,

comme un lien secret avec les *copains*, au traumatisme fondateur de sa lutte contre l'occupant ?

Perdu dans sa réflexion silencieuse, le médecin reprit soudain conscience de la sensation du cuir patiné sous ses doigts. Il vit face à lui le visage perplexe du vieil homme qui le jaugeait à l'autre bout de la table, sur laquelle refroidissaient deux tasses de café.

- Toubib !? Où c'est que t'es parti ?

- Dans le passé... dans le passé, *répéta-t-il comme pour lui-même.*

- Bah ! quand c'est fini c'est fini ! Ressasser c'est bon pour les gâteaux, *lâcha François.*

C'était sa manière de clore un sujet qu'il jugeait stérile ou inintéressant. Une petite goutte dans le café ?

- Non merci, ça ira. J'ai encore trois visites à faire, dont une de l'autre côté de la vallée. Avec les gelées de ces derniers jours je préfère avoir tous mes réflexes.

- Moi ce que j'en dis c'est que ça t'aurait tenu un peu chaud.

- Le café me suffira, *lui répondit-il en souriant.*

- C'est vrai que ces gelées c'est embêtant, ça va décaler le début de saison. Mes bottes me démangent !

Impatient comme un vrai môme, pensa le docteur Roland.

- Il faut y aller doucement François, tu n'as plus l'âge de jouer les chamois à flanc de montagne ! Le ton était plus sévère qu'il ne l'aurait voulu, mais ça n'eut pas l'air de perturber son patient récalcitrant qui souriait tout en versant une rasade de gnôle dans son café.

Ils se quittèrent quand les tasses furent vides. Une fois installé derrière le volant de son vieux Lada Niva, le docteur Roland vit ce petit vieux quelque peu tassé qui le saluait sur le perron et, bien qu'il sût qu'il s'agissait de la même personne, il ne parvenait pas à concilier ce qu'il voyait avec l'image du grand gaillard qui le toisait trente ans plus tôt, en ce 11 novembre pluvieux.

Deux semaines passèrent. Le redoux s'installa pour de bon ; les cimes verdissaient à mesure que fondait la neige ; le grondement des torrents emplissait les combes et les fonds de vallées. François allait pouvoir sortir de son hibernation et renouer avec la forêt. Les hygrophores et les premières morilles l'attendaient, il le sentait, il le savait, mais, pour la première fois, il sut aussi que cette saison il lui fallait initier un successeur. Il décrocha le combiné de son vieux téléphone à cadran rotatif et composa le numéro du *toubib*.

Quand il raccrocha, une vague d'excitation le submergea. Dans trois jours, *cette vieille bourrique de François* l'emmenait cueillir des champignons sur ses

coins les plus confidentiels. Malgré le ton détaché avec lequel il le lui avait proposé, le médecin avait senti toute la solennité d'une telle offre et il en mesurait parfaitement la portée.

Le jour dit, à 4 heures du matin, le vieux commença de préparer le café. Il fallait partir deux heures avant l'aube pour pouvoir remonter la vallée et passer sur l'adret (où ils auraient plus de chance de trouver les premières morilles). Il disposa deux gros bols sur la table et se mit à couper de larges tranches dans une grosse miche de pain de campagne. Il s'apprêtait à beurrer sa première tartine quand le téléphone sonna. Le petit dernier des Girod était malade, très malade. Le docteur Roland était désolé. François sentit la déception dans sa voix.

- Te biles pas toubib, on remet ça la semaine prochaine. Si tu m'avais dit que c'était pour la vieille Brocard je t'aurais dit de laisser son *bon dieu de bon dieu* s'en occuper, mais les gosses ça passe avant tout le reste.

Il reposa le combiné. Son regard se porta sur ses bottes près de la porte. Il les contempla durant une longue minute puis il retourna à table. Il avala deux tartines et but son café. Il mit son bol dans le vieil évier de faïence de la cuisine et s'habilla prestement. En moins d'une demi d'heure il était dehors, dans la fraîcheur de la nuit qui s'éclaircissait légèrement à

l'est. Il remonta le col de son blouson, vérifia que son opinel était bien dans sa poche et attrapa son bâton et la anse du panier. Il remonta derrière la ferme puis prit le chemin qui débouchait à sa gauche. Il lui fallait ensuite quitter le sentier pour passer la crête et redescendre, à travers bois, vers le fond d'une petite vallée, franchir le torrent et passer sur le versant sud mieux exposé, plus chaud et donc plus précoce. *Le toubib n'avait pas tort, il ne pouvait plus jouer les cabris.* Ses jambes semblaient gauches et lourdes, quant à ses poumons, ils ne paraissaient plus capables d'aspirer autant d'air qu'avant. Après plus de deux heures et demi de marche il parvint finalement sur le premier coin. Le souffle court il ralentit le pas et, alors que les premiers rayons du soleil franchissaient les cimes dans son dos, il scruta le talus avec anxiété. Il s'arrêtait souvent, soulevant une feuille du bout du pied, retournant une pomme de pin avec son bâton, goûtant le chant des oiseaux et l'air vif du petit matin. Soudain il se figea. Sur le côté d'une pierre couverte de mousse une belle morille pointait ses alvéoles. Il la coupa délicatement avec son couteau et la déposa dans le panier.

En une heure et demi le panier était à moitié plein. Il s'assit sur un rocher plat pour reprendre haleine. Ses jambes flageolaient et il sentait un poids sur sa poitrine. Il n'irait pas plus loin aujourd'hui. Il regarda autour de lui et reconnut, en contrebas, la souche d'un vieil épicéa. Il se leva et parcourut la

vingtaine de mètres qui le séparait du tronc. Il frotta la mousse qui avait poussé et dégagea un petit carré d'écorce. Sous ses doigts, il devinait les entailles laissées par un couteau à l'été 43. Un L, un G et un F, gravés grossièrement. Lucien, Gaston et François. Les larmes au yeux il se souvint comment Gaston était mort, 3 semaines après qu'il eut gravé leurs initiales sur cet arbre. Lucien, lui, tomba sous les balles allemandes à l'hiver 44. François en eut le cœur serré et il lui fallut de longues minutes pour s'extraire de ces souvenirs douloureux. Il passa machinalement le revers de sa manche sur ses yeux et rebroussa chemin.

L'émotion rendait sa démarche encore plus hésitante. Il sentait son pouls filer. Il s'arrêta un instant au milieu d'une pente un peu plus raide. Appuyé sur son bâton, immobile, il observait la végétation au dessus de lui, quand ses yeux se posèrent sur une magnifique morille qui semblait briller, nimbée par la lumière d'un rayon de soleil. Profitant de la décharge d'adrénaline que déclencha cette vision, il entreprit de gravir la portion de talus qui le séparait du champignon. Parvenu à mi-distance il sentit une douleur aigüe dans son bras gauche et perdit pieds.

Longtemps on chercha François Goupil. Le médecin avait donné l'alerte car il avait trouvé la ferme vide en y passant, plus tard dans l'après midi

ce jour-là. Le vieux aurait dû être rentré depuis des heures.

Les battues ne donnèrent aucun résultat. On trouva bien un panier au pied d'un talus assez raide mais pas de trace de son propriétaire. Chacun dans le pays y allait de sa théorie. Quand on demandait son avis au docteur Roland il répondait que cela ne l'intéressait pas, mais en son for intérieur, il se disait que, maintenant qu'il était retourné avec les *copains*, personne ne pourrait mettre la main sur *cette vieille bourrique de François* !

II. Discours du concours d'éloquence

*classes de Première,
spécialité Humanités, Littérature et Philosophie*

Je ne sais pas vous, mais moi, il y a une question qui vraiment me met hors de moi, une question qui crée un fossé entre ceux qui demandent et ceux qui réfléchissent pour répondre. C'est : « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? » avec ses déclinaisons « Tu as une idée de ton orientation ? », « Tu sais où tu veux aller après le bac ? ». Et malheureusement, à notre âge, c'est une des premières choses qu'on vous demande. « Tu t'appelles comment ? Tu as quel âge ? Ah, et tu veux faire quoi après ? » Et vous savez ce qui m'agace le plus, c'est le ton moralisateur que l'on emploie quand je réponds « je ne sais pas », cet air gêné voire accusateur. Quoi ? Tu sais pas ? Mais comment tu vas faire l'année prochaine ? C'est maintenant qu'il faut réfléchir et te renseigner. Et puis c'est important, parce que là que tout se joue. Tu sais, Parcoursup, ça se prépare ! Et là, on vous égraine le nombre de recalés en première année, parce qu'ils ne se sont pas bien renseignés, le fils de Mme Machin qui a arrêté au bout de 2 semaines et qui travaille chez Mcdonald's maintenant, « quel gâchis. Pourtant il avait des capacités, hein ! » Et puis, il ne faudrait pas se fermer des portes. On ne sait jamais...

Et moi, j'ai l'impression d'étouffer, de perdre le nord, de mourir d'abord, d'être enfermée. Je voudrais leur dire que je ne sais pas, que j'ai pas envie d'y réfléchir, que c'est peut-être un peu trop

facile de nous mettre la pression alors qu'on n'a jamais été préparé à prendre de telles décisions.

J'ai envie de leur dire qu'avec le monde anxigène qu'ils nous dépeignent à longueur de journée, à longueur de journaux, à longueur de vidéos et de radios, à force de nous dire que tout le monde est malheureux et envieux, que le travail, c'est l'enfer, qu'on se tue à la tâche sans même être sûr de gagner assez pour vivre, évidemment, on n'a pas envie d'y penser. J'ai envie de leur dire qu'à force de jouer la compétition de tous contre tous, de nous demander d'aller toujours plus loin (mais pour aller où ?), d'être encore meilleur que les meilleurs parce que « tu sais, le niveau des élèves est catastrophique aujourd'hui, alors si tu n'as pas des super notes, tu ne seras prise nulle part » eh bien j'ai juste envie d'arrêter. J'ai juste envie de ne pas rentrer dans votre jeu. Voilà, c'est cela, je n'ai pas envie d'y réfléchir, parce que je ne veux plus de ce système qui nous dévalorise et qui nous pousse à nous sentir nuls, insatisfaisants et donc à être insatisfaits.

« Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » Et si je voulais ne pas me poser la question? « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » Et si mes années d'études ne servaient à rien? « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » Et si les dizaines d'années à l'école, passées en stress et remords avaient été perdues en vain? « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » Et si je répondais « rien ». » Qu'est-ce que tu veux faire plus

tard? » Je n'en ai pas la moindre idée. « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » Oh, et puis on verra bien. « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » Je ne saurai même pas ce que j'aurai dans mon assiette demain.

Tu feras quoi plus tard ? Et si je n'avais juste pas envie d'être à plus tard. Et si ce que je voulais, c'est rêver, imaginer un monde plus heureux et plus enjoué avant d'y plonger ? Et si la réponse finalement, c'était vivre ? Tu feras quoi plus tard ? Je ne sais pas, la question est trop importante pour que je vous réponde en seulement quelques minutes. Je ne veux pas que les mots que j'utilise définissent les décennies à venir. Pour l'instant je veux être heureuse, le reste on verra demain; je vais juste exister maintenant, vivre, en profiter.

Je verrai plus tard pour plus tard, parce que la vraie question que je voudrais vous poser, à vous qui me posez cette question encore et encore, la question qui vous fera peut-être réfléchir avant de mettre sur les épaules le futur désirable que vous ne savez pas construire, c'est : et toi, tu fais quoi maintenant pour que moi, j'ai envie de répondre à ta question, que j'ai envie de me projeter dans ton plus tard ?

Evane Thimon (P 7)

Finaliste du concours d'éloquence

Vous connaissez Wall-E ? La majorité d'entre vous connaissent, mais pour ceux qui ne savent pas qui est wall -E, c'est l'histoire d'un robot solitaire qui se retrouve obligé de ramasser les déchets l'an 2805. Pendant que Wall-E ramasse les déchets, les humains sont sur une autre planète, assis sur une chaise flottante muni d'un écran holographique qui leur permet d'appeler leurs amis, de jouer à des jeux vidéos, mais plus important encore de faire défiler de courtes vidéos pendant des heures, voire des jours. Et ce qu'ils font toute la journée, ils "doom scroll". Si vous n'êtes pas familier avec ce terme, vous avez de la chance, car aujourd'hui, nous allons en parler. Tout d'abord démystifions ce terme "doom scrool" : doom ça fait référence à un destin tragique et scroll ça veut dire défiler. Donc le "doom scroll" se rapporte au destin tragique qu'on a de défiler de courtes vidéos, en permanence.

On commence vraiment à oublier ce que ça fait de s'ennuyer sans griller nos neurones. Parce que sur le court terme, on décompresse un peu en défilant les vidéos mais sur le long terme notre sensibilité prend un coup et on n'arrive plus à apprécier les choses simples. Comme le démontre les essais de Michel Demurget, on ne connaît plus l'ennui sain parce

qu'on lutte constamment contre celui-ci. Cet ennui qui a le mérite de nous rendre moins impulsif, plus productif et surtout plus créatif, s'efface de nos vies. On ne profite plus des moments calmes ou "rien " ne se passe" parce qu'avec le contenu mâché auquel nous sommes exposés sur des plateformes comme Tiktok, Instagram et maintenant Youtube, on est habitués à être stimulés et divertis en permanence.

Ce que nous cherchons constamment lorsqu'on défile les vidéos, c'est LA VIDÉO qui va nous donner envie de sourire, de la partager, de faire référence à elle dans toutes nos conversations ou même encore mieux! LA VIDÉO qui nous donnera envie d'expirer l'air par nos narines. C'est un cycle constant et très addictif dans lequel nous tombons et sur le long terme notre dopamine parcourt un circuit digne des montagnes russes les plus complexes; alors que si là tout de suite, on tentait un loup-garou avec toutes les personnes dans cette salle, Vous secréteriez de la dopamine de manière plus profitable sur le long terme.

C'est une perte de temps de passer des heures LA VIDÉO parce qu'après que de vous ayez expiré l'air de vos narines ou que vous avez partagé la vidéo a un(e) ami(e) tant qu'elle ne monte pas en grade en devenant une "réf" au bout de 10 vidéos défilé, vous l'aurez oublié et vous serez de nouveau à la

recherche de « LA VIDÉO ». Honnêtement, à main levée, qui se souvient du dernier Tik Tok qu'il a vu ?

Je ne sais pas vous, mais moi j'aimerais faire des jeux de société avec mes frères, j'aimerais m'occuper un peu plus de ma mère, et j'aimerais communiquer avec mes amies sans me sentir exclu parce que pour une millième fois je n'ai "pas la réf". Si vous aussi la scène de Wall-E où les humains passent leur temps à "doom scroll" vous terrifie même un tout petit peu, arrêtez de vous laisser mâcher par le contenu mâché.

Yasmine Logbo (P 7)
Finaliste du concours d'éloquence

* * *

Cet exercice est un sujet libre, où l'on peut parler de ce que l'on veut, sans limite d'imagination. Pourtant, j'ai cherché plus d'une semaine, défilant les idées dans ma tête, sans pour autant trouver un vrai sujet. C'est seulement ce dimanche dernier, quand j'étais chez moi, en train de me délecter de mes bandes dessinées, que j'ai eu cette révélation : « Et pourquoi je ne parlerai pas des comics ? »

Ces bandes dessinées, qui parlent de Super héros et dont le nombre d'exemplaires est incalculable,

sont les objets qui m'ont accompagné depuis le début de ma vie. Les comics sont pour moi une source de divertissement infinie, et les histoires racontées dedans m'épate à chaque lecture. C'est peut-être grâce à eux que j'aime autant lire, et c'est sûrement grâce à eux que je suis ici devant vous à vous parler sans timidité, car ils m'ont appris que ça ne sert à rien d'avoir peur de parler en public.

Cependant, car oui il y a un cependant, je me suis posé une question : Pourquoi suis-je le seul de mon entourage à lire des comics ?

Est-ce que les lecteurs de comics sont rares ?

- Non, il y a une énorme communauté dans le monde entier !

Est ce par rapport à la quasi disparition des comics dans les années 70 ?

- Non plus, car depuis les éditeurs ont recommencé à en republier.

Est-ce tout simplement car ce genre de livre ne plaît pas au gens ?

- Certes, mais ne dit-on pas que chaque livre a son public ?

Non... Pour être honnête, même en ayant fait des recherches (beaucoup, beaucoup de recherches), je n'ai trouvé qu'une seule explication plausible : LES GENS N'AIMENT PLUS LIRE ! C'est malheureusement la triste vérité, la lecture n'intéresse plus. Citons un

article du site *Quora* : « la lecture affaiblit la vue, les gros lecteurs ont de grosses lunettes. La lecture est une perte de temps, c'est long et ennuyeux. »...

C'est fou quand même d'être aussi loin de la vérité vous ne trouvez pas ? La lecture c'est magique. Ça appelle à l'imagination, ça aide au bon développement du cerveau et quand tu es plongé dans ta lecture, c'est loin d'être ennuyeux !

Quand dans une de ces histoires, je lis des "BOUM, BAM", je ne vois pas que des mots. Je lis ce que l'auteur a voulu nous exprimer dans son art le plus pur. Ce qui rend ces livres si géniaux, c'est la facilité pour les lire. En effet, ce sont des dessins dans des cases, avec des bulles de texte. Ce sont pour moi, de véritables œuvres d'art. Il y a tellement de genres de comics que je suis sûr qu'il y en a forcément un qui sera fait pour vous.

Pour finir cet éloge de ces bandes dessinées, j'appelle la population de cette salle, et celle du monde entier à lire et à faire lire. Je veux que vous compreniez que, la lecture, c'est juste génial.

Lucas Martinez-Raposo (P 5)
Finaliste du concours d'éloquence

* * *

« Si j'avais à porter plainte, ce serait contre le système pénitentiaire français. »

Paradoxal, n'est ce pas ? Ce sont les mots du rappeur Soso Maness, lui-même, ancien détenu de la prison marseillaise des Beaumettes.

Mais alors, pourquoi dit-il cela ? Eh bien probablement, parce que, de ses yeux, il assistait à la négligence du système.

Mesdames et messieurs, lorsque l'on voit la situation quelque peu exécrationnelle que subissent nombre de nos incarcérés, comment expliqueriez-vous le fait que de telles phrases soient prononcées ?

Mesdames et messieurs, en 2022, selon l'Observatoire Internationale des prisons, ce sont 125 personnes détenues qui ont mis fin à leur peine, non par la prise de conscience et le repentir, mais bien par le fait de s'ôter la vie soi-même.

Pour comprendre cette horreur, chère audience, permettez-moi de vous emmener dans le quotidien de ceux qui expérimentent un système pénitentiaire tumultueux.

Car au delà de cette case par laquelle nous sommes probablement tous passés en jouant une partie de Monopoly, dans la vie réelle, mesdames et messieurs, la case prison est bien plus longue que le simple fait d'attendre à nouveau de lancer quelques

dés, qui dans l'espoir que vos mains soient assez habiles, vous accorde un destin meilleur.

Dans la vie réelle, mesdames et messieurs, les dés sont aux mains de la justice, et les maîtres du jeu contrôleront votre peine

Dans la vie réelle, cette simple case n'a rien d'un jeu, ni d'un gage, mais vous laissera bien des séquelles.

Alors une porte blindée se referme et gronde derrière vous.

Et pour les prochains mois, pour les prochaines années,

Vous serez familier à ce bruit de loquet,

Aux pas du surveillant, qui se font lourds et répétitifs ;

vous ferez sûrement partie de ceux que l'on parque souvent à plusieurs, matelas au sol, entre quatre murs et pour plus de quatre mois,

peut-être serez-vous épargné des douceurs de la vie, et au contraire confronté à ce qu'elle a de plus incongru,

L'odeur de putréfaction qui émane du cadavre des pigeons coincés dans les barbelés,

L'odeur d'égout de cette goutte qui tombe du plafond, puis claque et résonne dans votre crâne, vous empêchant même de vous imaginer fermer un œil,

Et vous serez de ceux qui doivent ingurgiter des mets dont la saveur est souvent abjecte.

Pourquoi le milieu pénitentiaire français est aussi fragile dans un pays aussi développé que le nôtre ? En sachant que 140 € du contribuable sont déversés à l'entretien de nos prison. Comment se fait-il que les détenus y logent si mal ? Le but est de leur empêcher la récidive et non de les inciter à perdre l'once d'espoir qu'il leur reste.

Êtes-vous assez inhumain pour vouloir détenir la date d'expiration d'un être qui a pourtant le droit de rattraper son erreur ?

Par ailleurs, si l'erreur est humaine, par quelle sorte de créature vous définiriez-vous pour vous permettre de ne pas croire au regret du prisonnier ?

D'ailleurs, entre tous ces hommes, ces femmes, il faudra définir ceux qui, par déterminisme, ont vendu la mort, de ceux qui ont dû commettre un délit de subsistance pour faire taire les inlassables cris d'un ventre en implosion.

Tous seront ensemble, tous vivront la rudesse de l'épreuve.

Oui, toutes ces choses, et encore...

Pour ceux dont la discipline est la plus rude à adopter viendra...le quartier disciplinaire, ou plus communément appelé le mitard.

Le mitard, mesdames et messieurs, dans l'angle mort de vos regards, de vos imaginations

Cette pièce sombre et lugubre aux allures vétustes et semblables à un cimetière,

Dont les vitres sont opaques et dont la
transparence est obsolète,

Le mitard, mesdames et messieurs,

Cette pièce où ce cafard que vous voyez entrer et
sortir semble avec plus d'aisance et de souplesse
jouer de cette liberté qui vous est désormais
dépossédée,

Les centièmes, les secondes, les minutes se
confondent en un temps long,

Presque aussi infini que les heures continuent,

Que les jours, que les semaines, que les mois
éternels,

Et à chaque sieste écoulee, vous espérez qu'un
jour soit passé.

Vous demandez au surveillant pour essayer de
vous repérer, mais il vous annonce que ce ne sont
que de malheureuses heures qui viennent de passer.

La folie vous éprend,

La notion du temps vous échappe,

Le mitard mesdames et messieurs,

Cette pièce qui semble être envahie par les milles
et unes écumes de la mer ;

Tant l'humidité présente s'unit à votre sueur,

Le mitard mesdames messieurs

Cette pièce où figurera une rencontre profonde
avec votre unique personne,

Où vos seules compagnies sont votre solitude,
votre isolement

Le mitard, mesdames et messieurs,

Cette pièce où le battement d'un cœur et le souffle d'une respiration résonne en vous comme l'envie de fuir.

Mais alors, dites-moi mesdames et messieurs, comment voulez qu'un homme s'en sorte indemne et qu'il réintègre la société avec une dynamique saine, lorsque la seule chose qu'il ait connue comme punition est l'isolement ou l'exclusion ?

Allez y dites-moi, je vous écoute, allez !

Vous voyez bien qu'il y a un problème et c'est à la racine qu'il doit être réglé.

Le temps de réfléchir certes, mais aussi le temps de plonger dans les abysses d'une détresse qui vous semblera infinie. Car, en prison, il y a la peine : celle que vous purgerez et celle que vous ressentirez.

Vos états d'âmes ne seront dès lors, que les prémisses d'une attente longue et douloureuse.

Et soudain, le temps et la réflexion vous permettent de vous rappeler de cette époque, ou lors d'une sortie au cirque, vous aperceviez d'un œil pourtant attentif, ce lion, dans une cage qui ne cherchait même pas à imiter son état naturel. Aujourd'hui ce lion, c'est vous. Vous tournez dans votre cellule comme le félin dans son boxe.

Vous vous parlez à vous-même.

Vous avez des promenades, vous mangez dans des gamelles.

Vous êtes une erreur de la société qu'il faut cacher, enfermer, en compagnie de tout ces autres indésirables qui vous ressemblent.

Dès lors vous êtes dépossédé de tous vos attributs humains,

On vous fouille à nu, on viole votre intimité,

Comme si ce que vous aviez commis, vous excluait à présent de vous sentir humain

L'erreur, c'est vous

Le danger, c'est vous

La bête, c'est vous

Alors, ne serait-ce pas dans les conditions misérables que vous attribuez à vos détenus, que finalement la seule porte qu'ils verront ouvertes, est celle vers la mort et non vers la sortie et le repentir ?

Alors, je ne suis pas l'avocat du diable, les détenus ont leurs torts, certes et ils purgeront leur peine, mais dans des conditions qui permettent la réflexion. Et non la perte.

Et J'accuse ! Au nom de votre bien aimé naturaliste, qui accusait aussi justement qu'il dépeignait la réalité,

J'accuse ! Mesdames et messieurs, le système pénitentiaire français pour avoir privé d'hygiène et de conditions de vie convenable nos détenus,

J'accuse d'avoir anéanti la vie et la possibilité de réinsertion de nombre de nos incarcérés,

J'accuse le système pénitentiaire français, de n'avoir été qu'une étape destructrice des erreurs

qu'il faut réparer dans notre société, comme si cela était assez.

Et que dites vous de la santé mentale des détenus qui viennent souvent de quartiers psychophobes, où l'état de l'âme est constamment relayé à de la faiblesse ? Et c'est pourtant dans ces mêmes cellules que vous entendrez les pleurs d'un homme retentir, des pleurs qui réclament les bras d'une mère pour les consoler. En prison, les larmes ne coulent pas, elles tranchent votre joue et brûle comme l'acide, et chaque perle salée est si amère qu'elle ne séchera jamais. Ancrées en vous, elles laisseront derrière leur passage, le sillon d'une estime brisée.

Alors les yeux brillants, ces hommes, ces femmes se démènent pour trouver une sortie à ce lieu souvent sans issue.

En quelque sorte, la violence qu'ils ont commis leur est rendue.

J'ai le déplaisir de vous annoncer que oui, c'est ça la République, rendre la violence par la violence, une justice injuste, vos muscles ne se tendent-ils pas ?

Et il vous sera aisé de reconnaître que la France,

Notre belle France, pays des droits et de son émancipation ne brille pas par l'état de ces prisons, ni par les conditions de détention qu'elle accorde à ceux qu'elle enferme.

La République dans ses bontés et ses failles.

Alors la prochaine fois, si l'idée vous vient de prendre de le bus numéro 35, qui passe aux abords de la maison d'arrêt d'Osny, ouvrez vos yeux et vos esprits, et imaginez le quotidien et la douleur de ceux qui logent dans cette bâtisse close dont les murs imprègnent de souffrances, se tairont à jamais au nom de ceux que l'on ne regarde plus, que l'on oublie, car oui, dans leur cas, la frontière entre l'homme et l'animal n'a été que bénigne dans la considération de leur être.

Malheureusement, j'aurais beau accuser un système, en témoignant de ces défauts, la vraie solution à ce discours, c'est vous.

Oui, à l'issue de ce discours, chère audience, il est désormais de votre devoir de transmettre cette parole et de la porter en son plus haut point,

rendons la violence par la justice,

soyons les voix de ceux dont la bouche est désormais sous scellé

soyons, soyons mesdames et messieurs, cette once d'espoir qu'il leur reste.

Ce n'est pas une invitation, c'est un ordre !

Mesdames et messieurs, maintenant vous savez,

Au final la prison c'est dur, la sortie... pas sûre.

*Maissa El Hamed (P 7)
Finaliste du concours d'éloquence*

* * *

Mesdames, Messieurs,

En voyant la possibilité de participer à ce concours d'éloquence, j'ai vu...

J'ai vu l'opportunité de parler d'un sujet méprisé et moqué. D'un sujet qui est pourtant le fondement de notre société actuelle et qui définit même la manière que nous avons de nommer le monde qui nous entoure. Je parle bien évidemment du Latin.

« Dominae et Domini »

Si je suis devant vous ce soir, c'est pour remettre cette langue à sa place de racine. C'est pour rempoter cette institution dans le jardin cosmopolitain qu'est la langue française. Je profiterai donc de ce temps qui m'est accordé pour défendre l'option latin, matière formatrice de jardinier de la langue. Ensemble, nous verrons les différents avantages à rejoindre cette option essentielle, à commencer par la capacité de voir l'impact de la structure latine sur le monde moderne. L'option latin permet également de développer sa culture générale et d'approfondir sa maîtrise de la langue française et des programmes réalisés au Lycée !

Il est temps de rendre à César ce qui appartient à César !

Tout d'abord, l'option latin offre une vision. Une perspective nouvelle qui consiste à lier notre passé

le plus ancien à notre vie moderne. En effet, par le biais de l'étude de documents et de mythe,

l'option latin offre à quiconque une meilleure compréhension du monde qui l'entoure. Pourquoi le calendrier est ainsi ? Quelle est la racine de ce mot ? Quel est l'objectif d'une République ? Toutes ces réponses, viennent de l'antiquité et du peuple Romain. Il ne tient qu'à vous d'éveiller votre troisième œil latiniste, capable de comprendre le présent par le futur.

Cet amas de connaissances, permet de développer une ressource indispensable dans la société d'aujourd'hui : votre culture générale. En effet, apprenez la topographie des Enfers et le mythe de la

création de Rome. Assimilez, le fonctionnement politique de Rome et ses abus. De plus, ce savoir vous permettra de briller en société et de retrouver confiance en vous. Il n'y a rien de plus gratifiant que de « savoir » et « connaître ». En bonus, vous serez capable de déclamer vos meilleures citations latines pour draguer lors d'un rendez-vous galant ! Croyez-moi, on n'a jamais séduit avec un parallélogramme...

Par ailleurs, l'option latin offre également la possibilité de développer plus en profondeur le programme dans certaines matières, tout en améliorant sa compréhension de la langue française. Approfondissez le chapitre d'HGGSP sur les États et les religions en étudiant la place des Dieux dans la

société romaine ! La séquence sur la parole en HLP vous a fait « oublier votre latin » ? Venez découvrir le rôle de l'éloquence et de la rhétorique dans Rome ! La voix passive et les propositions subordonnées sont les plus grands mystères de l'humanité pour vous ? Sachez que les Romains sont la cause de votre souci. L'option latin est un bagage indispensable dans votre scolarité.

Vous l'aurez compris, l'option latin est un enseignement se voulant complémentaire et vivifiant.

C'est un enseignement, qui plus que l'espoir d'un voyage à Rome, s'applique à faire partager grâce à des professeurs passionnés, un amour pour une histoire et une culture antique.

C'est un enseignement qui bien qu'il apprenne une langue morte, moi, me rend vivant.

« Mens sana in corpore sano », rejoignez donc l'option latin pour un esprit sain dans un corps sain !

Rodrigue Berlot (P 4)
Prix spécial du jury

* * *

J'avais 15 ans. J'avais 15 ans, c'était il y a un an. J'avais 15 ans, c'était il y a un an, un an que j'ai dit non. Un an que j'ai dit non, un an qu'il a entendu oui. Un an que ma voix, mes mots ont été brisés par lui. Lui qui a entendu oui. Ou bien lui qui a refusé d'entendre mon non. Ce jour là j'ai dit non, ce jour là il m'a tué.

Je suis comme toute ces femmes qu'on a brisées. Toutes ces femmes qui se retrouvent face à leur reflet sali. Ce reflet qui ne reflète que le vide. Parce que le vide, c'est plus facile à accepter que le regard des autres et son propre regard.

Je suis comme toute ces femmes silencieuses, merveilleuses, courageuses. Je suis comme toutes ces femmes rongées. Rongées par la culpabilité, dévoré par les regrets, empoisonné par la peur et la honte. Honte d'avoir pu l'aimer , honte d'avoir cru l'aimer, honte de ce détester.

Je suis comme toutes ces femmes qui n'arrivent plus à avancer. Impossible d'oublier et pourtant j'aimerais tout effacer. Vient un moment où notre seule présence devient insuffisante.

Je suis comme toutes ces femmes qui savent, qui doivent, qui hésitent à parler. Parler oui mais à qui ? Quand ? Comment ? Prononcer des mots, mots qu'il

n'avait pas écoutés. J'avais peur de me retrouver face à ceux qui pensent que ce genre de choses n'arrivent qu'aux autres. Je suis l'autre. Vous êtes l'autre.

Alors j'ai parlé. J'ai tenté de trouver les mots justes. Les mots justes pour espérer trouver justice. J'ai parlé. J'ai parlé et on m'a écoutée.

Écouter ce qu'il n'avait pas fait. J'ai parlé et on a placé ma parole au centre. J'ai parlé d'un sujet trop souvent tu. Parlé pour prévenir, parlé pour avertir, parlé pour guérir. Oser parler, crier, hurler, chuchoter. Les mots, s'ils sont adressés à la bonne personne, sauront être entendus.

Les mots peuvent vous enchaîner, donnez-leur le pouvoir de vous libérer.

Hélina Pican (P1)

* * *

Je vais vous raconter une histoire. Une histoire qui touche, une histoire qui peut, peut-être, vous semblera familière.

C'est l'histoire de Lola.

Lola, a 17 ans ; elle est drôle, elle est belle, elle fait la fête, elle étudie, elle aime.

Mais depuis quelques temps, depuis bien plus longtemps qu'elle ne le pense, lorsqu'elle rentre chez elle, Lola mange. Elle mange, elle mange, elle mange, elle mange, sans s'arrêter, sans se rendre compte. Enfin elle ne se rendait pas compte, elle ne se rendait pas compte à quel point ça lui faisait du mal, à quel point elle souffrait aussi bien physiquement que mentalement.

Lorsque Lola a compris que ce n'était pas normal d'avoir si mal.

Elle n'en a pas parlé tout de suite ça non. Peut-être n'avait elle pas compris, peut-être avait-elle peur. Peur qu'on ne la comprenne pas, peur de ce qui était, peut-être, en face d'elle depuis un long moment.

Mais lorsqu'un professionnel, a glissé l'acronyme, commençant par un T finissant par un A, les mots de sa bouche ne venaient plus. Voilà pourquoi la nourriture du passé était devenue intolérable, voilà pourquoi son cœur se serrait tout le temps, par peur, peur des repas de famille, peur d'aller à la cantine peur du matin, peur du goûter.

Voilà pourquoi le trop-plein qu'elle ingurgitait, avalait, dévorait redevenait vide, le lendemain, voilà pourquoi, depuis petite elle comptait ses calories. Elle mesurait son corps, en faisant trop de sport ne mangeant plus, mangeant plus, voilà pourquoi elle pouvait se retrouver devant ses toilettes sans jamais réussir à recracher tout ce mal-être.

Alors c'était cela depuis tout ce temps mais comment ? Pourquoi ? Pourquoi elle ?

Et puis Lola, elle en a parlé d'abord à sa sœur, à sa mère, puis à son père, ses grands-mères .Alors Lola a compris que ce qui lui arrivait, était une sorte de lien. Un lien de génération en génération. Remonter les histoires de tous ses ancêtres, la guerre, la peur le manque,le vide, les mots qui marquent une vie et le sang qui transmet.

Maintenant Lola, elle n'est pas toute seule, elle ne se sent plus toute seule, elle se sent portée, portée par l'amour autour d'elle, par le monde qui l'aime.

Maintenant Lola,après deux années, deux année passées à accepter d'en parler, à rechuter, elle se reconstruit, elle réapprend et ce n'est pas facile.

Puis c'est la rechute, elle replonge. Puis elle se relève, puis elle retombe, puis elle se relève sans cesse puis c'est la rechute

Alors, elle en parle, elle ne reste jamais seule, voilà son secret. Voilà sa clé, courageuse. Elle reste optimiste. Elle sait qu'un jour ce sera fini, elle sait qu'un jour, elle en sortira grandie, elle sait que ce n'est pas facile. Oui, que c'est même dur des fois, qu'elle abandonnerait tout, qu'elle n'y arrivera pas. Alors elle en reparle, elle se remotive.

Aujourd'hui Lola, elle est toujours aussi drôle, elle est toujours aussi belle, elle sort avec ses amis, elle étudie, elle aime car ce qu'il lui arrive, qu'on le nomme trouble, symptômes, maladie, crise, phase ne

la représente pas. Elle n'est pas, elle n'est pas tout cela. Elle est Lola avec ses hauts, ses bas, ses doutes, ses désirs. C'est cela qui fait Lola. Alors Lola, je m'adresse à toi.

Je sais, je sais, mais n'aies pas peur, n'aies pas peur d'accepter et d'en parler

Car c'est avec tes mots que tout peut changer et ne t'en fais pas, ça va aller

Paloma Rautureau (P1)

* * *

Pardonnez mon silence, mais je m'appête à faire quelque chose que l'on m'a rarement autorisé à faire : prendre la parole. Depuis enfant, on nous rappelle que face à un adulte, peu importe ce que l'on a à dire, il aura le dernier mot, parce que c'est un adulte. Pourtant, tout autant que lui, nous avons une voix. Cette voix traduit une réflexion, une réflexion qui offre des choses à concevoir, à apprendre et à partager. Alors, pourquoi face à cet adulte, cette voix est-elle réduite au silence ? Aujourd'hui, mes chers camarades, c'est vous que je remercie d'être là, devant moi car je sais que vous êtes les seuls qui sauront m'écouter. Aujourd'hui, je prends mon courage à deux mains et je me fais porte-parole de cette jeunesse que l'on critique souvent mais que l'on écoute rarement. Pour les adultes qui me regardent,

je vous présente mes excuses pour les généralités que je vais peut-être faire mais elles vaudront bien, si je puis me le permettre, celles que nous vivons au quotidien.

J'ai eu, pour ma part, la chance de grandir dans une famille où la parole était libre tant pour les parents que pour les enfants. Dès que j'ai su parler je n'ai en réalité jamais su m'arrêter, à leur grand désespoir. Je n'ai donc jamais ressenti une illégitimité à prendre la parole. Ce sentiment d'illégitimité est arrivé quand j'ai mis pour la première fois un pied dans cette catégorie que nous appelons communément : la jeunesse. Selon Pierre Bourdieu la jeunesse « n'est qu'un mot » qui se fonde sur l'âge « une donnée socialement manipulable et manipulée ». En outre, c'est un terme très général qui désigne, pour la plupart, une partie de la population se situant entre l'enfance et la maturité, nous y reviendrons. Une fois dans cette catégorie, nous développons une conscience personnelle, des idéaux et surtout un avis, mais tant que nous ne sommes pas arrivés à cette susdite maturité, cet avis ne compte pas. Ce n'est pas une caractéristique propre à la jeunesse d'aujourd'hui, loin de là. Ce sentiment de dévalorisation et d'inintérêt de la part de nos aînés sur ce que nous avons à dire en tant que jeunes a provoqué plus d'une fois des révoltes au cours de l'histoire. Mai 68, une crise multiforme

éclate en France, elle vient confronter et allier une population encore très conservatrice et une jeunesse issue du babyboom, politisée et surtout révoltée. C'est dans ces événements que naît ce slogan : « sois jeune et tais-toi » qui résonnera dans les rues de France et qui continue de résonner, 50 ans plus tard, dans nos esprits. En 1980, le chanteur très populaire Daniel Balavoine, alors âgé de 28 ans, s'adresse sur un plateau télé, à François Mitterrand en lui exprimant la colère de sa génération, ces jeunes, que les politiques ne prennent pas en compte. pour citer ses mots : « ce que je peux vous dire, c'est que la jeunesse se désespère, elle est profondément désespérée parce qu'elle n'a plus d'appui et que le désespoir est mobilisateur et que lorsqu'il devient mobilisateur, il est dangereux ». Entouré de journalistes prestigieux, en direct devant des milliers de personnes, ce jeune de 28 ans a eu le courage de prendre la parole face au futur président de la République pour dénoncer les conditions des jeunes. En me renseignant sur ces jeunes qui ont haussé la voix pour défendre leurs droits, j'étais admirative. Pourtant aujourd'hui, ce sont eux que j'entends nous répéter au quotidien, « c'était mieux avant ». C'était mieux avant. Une phrase qui sonne presque ironiquement à mes oreilles. Oui, mesdames messieurs c'était mieux avant quand la planète allait bien, oui c'était mieux avant quand l'économie allait, oui c'était mieux avant quand le monde se portait

bien. Mais, si ce n'est plus le cas ; à qui la faute ? Est-ce la nôtre ? Alors que nous habitons cette terre depuis une vingtaine d'années ? Est-ce la nôtre ? Alors que nous serons les victimes directes de vos actes passés quand tout allait encore bien ? Le journal *Valeurs Actuelles* a osé mettre en gros titre de leur couverture « Quels jeunes allons nous laisser à notre planète ». J'ai du relire trois fois la phrase tellement je n'y croyais pas. Comment l'avenir du monde a pu devenir la cible de tous ? Je vous rassure, il n'y a pas que les médias conservateurs qui s'en prennent à la jeunesse, ah ça non. Le journal *Marianne* publie en 2020 cet article « narcissisme exacerbé, incapacité à gérer ses émotions, individualisme, les symptômes d'une génération fragile ». Le journal *Le Point* nous qualifie même de « jeunesse plus abrutie que celle des générations précédentes ». Mépris de génération, paternalisme dénué de bienveillance, culte voué à une grandeur fantasmée, tout y est. Tout est raison pour nous critiquer, notre langage, cette fameuse « affrication de la langue », notre apparence, nos hobbies, notre niveau scolaire, tout y passe. Je vous vois venir, je ne vais pas faire l'apologie de de ma génération, nous ne sommes ni parfaits ni meilleurs, mais nous ne sommes pas incultes, nous ne sommes pas non plus égoïstes, paresseux et intolérants comme le penserait une majorité de la population selon un sondage IPSOS commandé par *Le Monde*. Non. Moi,

ma jeunesse elle est courageuse, elle est forte, elle est alarmée, elle est motivée mais surtout, elle est révoltée. Elle a su affronter une situation inédite de crise sanitaire, elle a su rester debout malgré une peur montante dans les rues de ce monde, elle fait face à cette fin du monde qui ne fait que se rapprocher de jour en jour, ma jeunesse elle a un million de visages et un million de sourires mais surtout ma jeunesse elle va réparer les erreurs que vous avez commises de ce temps où le monde « allait bien ». Aujourd'hui, ma jeunesse a peur mais elle est éveillée, aujourd'hui ma jeunesse a peur mais elle a une voix et vous allez l'écouter.

Hier, ce soir ou demain je vais continuer de me battre pour le droit à la parole et surtout le droit à l'écoute de cette jeunesse « abrutie », que je vois autour de moi, ce soir, et que j'admire. Mais quand même le poète grec Hésiode écrivait en 720 av. J.C. qu'il n'avait plus aucun espoir pour l'avenir de son pays si la jeunesse venait à prendre le commandement, je me dis que finalement c'est juste que, comme le dit le philosophe contemporain Orelsan, « toutes les générations disent que celle d'après fait n'importe quoi, cliché ».

Anouk Philippe (P 2)

* * *

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi de vous transporter dans le monde fascinant d'une personne extraordinaire, une étoile qui brille dans notre vaste univers. Sa présence illumine tous ceux qui ont la chance de la connaître.

Imaginez une personne dont les yeux pétillent de joie, avec un sourire plein de bienveillance. On pourrait presque dire qu'elle possède la clé du bonheur.

Cette personne, avec une grande curiosité, explore le monde avec une simplicité qui force l'admiration. Elle trouve des trésors dans les recoins les plus ordinaires, transformant chaque instant en un moment extraordinaire.

Cette personne, passionnée par ses activités préférées, donne vie à ses rêves avec une détermination qui force le respect. Sa persévérance face aux défis et sa capacité à surmonter les obstacles témoignent d'une grande force intérieure.

Mais cette personne est différente. Elle n'a pas la même apparence que nous, elle ne peut pas réaliser autant de choses que nous, elle ne peut pas comprendre aussi vite que nous, elle ne peut pas s'exprimer aussi clairement que nous, elle ne peut pas vivre comme nous, elle ne peut pas accomplir autant de choses. Elle ne peut pas...

Elle ne peut pas non plus vivre avec des regards interrogateurs et moqueurs à longueur de journée, elle ne peut pas non plus vivre si la société cherche à se débarrasser d'elle, elle ne peut pas non plus vivre si vous, à votre échelle, ne la défendez pas. Avez-vous déjà oublié, tout ce qui fait que cette personne est unique et extraordinaire ?

Mesdames et Messieurs, vous vous demandez sûrement : « Mais qui s'attaquent ainsi aux plus faibles? », « Qui ose, faire preuve de si peu d'humanité et de bienveillance ? »

Eh bien,

C'est vous qui l'attaquez, SI vous détournez le regard,

C'est vous qui l'attaquez, SI vous traitez vos amis de Mongols,

C'est vous qui l'attaquez, SI vous laissez la différence, être une barrière infranchissable.

Les personnes trisomiques sont si souvent jugées sur leur apparence, nous ne cherchons pas à découvrir qui elles sont vraiment et quelle est leur réalité. Elles ont pourtant beaucoup de choses à nous apprendre. Rencontrer, sensibiliser, éduquer sont importants pour que chacun soit accueilli tel qu'il est, sans préjugés.

Pour moi, cette personne a un prénom, Marianne, c'est la sœur de mon père. Vous aussi, trouvez lui un prénom, ne restez pas indifférent, allez vers les personnes trisomiques.

Ensemble, nous pouvons créer une société plus juste, ensemble acceptons les personnes trisomiques.

Merci de votre attention.

François Schleret (P 7)

* * *

« Aujourd’hui est le jour où je sens que tout commence, le jour où mon massacre doit commencer. Que tous les enfants à l’école aient peur et se cachent, grâce à la violence de mon pouvoir, il sauront qui je suis. ».

Ces abominables paroles ont été prononcées par vous, Nikolas Cruz. Le 14 février 2018, dans mon école à Parkland en Floride, vous avez tué une partie de moi.

Le 14 février, j’ai reçu deux de vos balles. Le 14 février, j’ai vu mourir sous mes yeux mes camarades et ma meilleure amie âgée de 14 ans, Alyssa. Je n’étais qu’une enfant quand je vous ai vu tuer mes amis. Je n’étais qu’une enfant quand vous m’avez tiré dessus. Je vivrais avec la peur constante que quelqu’un exactement comme vous finisse le travail que vous avez échoué en me laissant en vie. Vous avez volé à Alyssa une vie pleine d’expérience et de souvenirs, Alyssa ne sera jamais diplômée,

Alyssa ne fera jamais d'études, Alyssa ne se mariera pas et Alyssa ne rentrera jamais chez elle. Les mots sont dépourvus de sens face à une personne aussi abominable que vous. Les mots ne ramèneront pas à la vie Alyssa et les seize autres âmes que vous avez tué, néanmoins, mes mots hanteront votre âme minute par minute, jour par jour.

Mesdames, messieurs, je vous annonce que les membres de ce jury n'ont pas donné la sanction pénale maximale à ce meurtrier ou devrai-je dire à cet animal ici devant nous. Les membres de ce jury ont préféré le sanctionner par une vie sans paroles, c'est-à-dire une vie où il peut lire ses lettres personnelles, parler avec ses visiteurs, regarder la télé et apprécier le soleil. Je ne comprends pas cette décision. A quel point dans notre société un crime doit être grave pour obtenir la justice?

Il a tué sans remords, sans compassion, sans préjudice et je m'assurerai qu'il aura la même chose en retour.

Deuxièmement, j'aimerais insister sur le désespoir de notre soi-disant « justice » dans laquelle ceux qui ne tuent pas reçoivent la peine de mort. Il est clair que les membres de ce jury accordent moins d'importance à la vie d'Alyssa, des seize autres personnes tuées et des futures victimes

que celle du meurtrier. Alyssa a été abandonné par chacune des institutions de notre pays qui auraient dû la protéger. Alyssa a été abandonnée par le système juridique de notre pays, Alyssa et les seize autres victimes ne recevront jamais de justice. Cependant, nous ne baisserons jamais les bras. Nous nous battons pour que des monstres comme cette personne ne puissent pas se procurer légalement son arme de crime. Car oui, ce meurtrier a été soutenu par son pays ! Il a eu la possibilité de se procurer légalement son fusil d'assaut. En effet, pendant ces trois dernières années 60 millions de fusils d'assauts ont été achetés et depuis 2014 4300 personnes ont été tuées dans des fusillades de masse. Jusqu'où allons-nous aller ? Combien de tombes devons-nous creuser ? Nous rendrons à nos rues leur sécurité. Nous nous battons pour que nos écoles soient des lieux de sécurité face à une société remplie d'animaux comme vous. Nous nous battons pour que tout le monde se rappelle d'Alyssa. Vous, en revanche, resterez dans une cage comme la créature que vous êtes.

Mesdames, Messieurs je ressens une frustration jamais connue à ce jour. En effet, après quatre ans et demi d'enquête et de procès notre pays, notre système juridique a pris la décision de ne pas donner au meurtrier de ma meilleure amie et de seize autres personnes qui étaient mes camarades et

mes professeurs, la peine maximale. Je ressens du désespoir en regardant notre pays et notre société, une société où nous avons la possibilité de tuer, une société où la violence armée emporte plus de 130 vies par jours. Après aujourd'hui, personne ne parlera de ce tueur, il sera oublié, mais nous nous souviendrons et vivrons toujours pour Scott, Chris, Nicholas, Joaquin, Gina, Peter, Alaina, Martin, Jaime, Cara, Alex, Meadow, Carmen, Helena, Luke et Alyssa.

Lise Perrault (P7)

* * *

La Guadeloupe, la Martinique, la Réunion, la Guyane et Mayotte sont les départements d'outre-mer. Bien qu'ils représentent 1,9 millions d'habitants. Bien que la localisation de ces départements et de ces collectivités d'outre-mers permettent à la France d'avoir une présence sur tous les continents du monde. Et bien que la Guyane accueille le centre spatial qui a vu le lancement de la fusée Ariane 5, lanceur européen de référence et l'un des plus fiables du monde. Malgré tous ces avantages, ces départements se retrouvent souvent oubliés par les Français.

Je ne compte même plus le nombre de fois où, j'ai dû m'improviser professeur d'histoire ou de géographie pour expliquer que :

Oui la Guadeloupe fait partie de la France.

Oui les guyanais et guyanaises parlent français.

Non la Martinique ne se trouve pas en Afrique mais bien dans les Caraïbes.

Je ne compte plus les fois où j'ai dû expliquer que ces îles sont plus que : Francky Vincent, le zouk, l'alcool, les gens en retard et des dragueurs un peu lourds. Mais, en réalité ces îles possèdent leurs propre histoire et leurs propres accomplissements : la Martinique est le lieu de naissance de l'impératrice Joséphine de Beauharnais ; la Guyane a vu naître l'ancienne ministre Christiane Taubira qui a porté la loi pour le mariage pour tous. Et enfin, la Guadeloupe, a connu la première femme antillaise à obtenir le diplôme d'avocate, avec Gerty Archimède.

L'invisibilisation de ces femmes, de leurs histoires, de leurs îles, leurs places dans le paysage français et la perception de la société montrent une certaine gêne de la France vis-à-vis de l'histoire coloniale.

Ne s'agit t-il pas d'une difficultés à assumer l'esclavage, la violence et les tortures imposés aux esclaves ?

Ce qu'il faudrait en réalité c'est faire de ce passé une force et non une honte.

Évidemment, il n'est pas question de vanter un passé colonial mais plutôt de raconter l'histoire des départements d'Outre mers. On peut saluer quelques tentatives de mise en lumière des îles comme avec l'Opération Cœur Outre-mer en 2019 sur France O ou bien la journée de l'abolition de l'esclavage qui se déroule de 10 mai. Mais si on prend l'exemple du 10 mai, on ne peut pas oublier la bataille que Christiane Taubira a dû mener contre les personnes qui disaient que l'esclavage appartenait au passé ou bien qu'il était fallait avancer maintenant. En France il n'y a qu'une seule date pour les 30 millions d'esclaves morts. Alors que chaque île possède sa propre date, une date qui témoigne de sa propre libération mais également des acteurs qui ont joué un rôle important dans leurs histoires individuelles. On peut citer le 10 juin pour la Guyane ou le 27 mai pour la Guadeloupe.

En vérité, oui Francky Vincent, le zouk, l'alcool, les gens en retard et les dragueurs un peu lourds : Ce sont les Antilles ! Mais dans la culture antillaise, il y a aussi le créole qui est enseigné comme seconde langue dans les collèges et lycées guadeloupéen depuis 2002. Ou bien une gastronomie riche composée entre autres d'accras ou de sorbet. Et enfin, il y a des sportifs mondialement connus comme Teddy Riner qui possède 10 titres de champion du monde au judo, mais aussi Lilian Thurman qui a remporté la coupe du monde de 1998.

Donc comme dirait un proverbe guadeloupéen, “Sé jodi nou ka meté en tè pou dèmen”, ce qui veut dire que nous devons travailler aujourd’hui pour un avenir meilleur ensemble.

Meilly Laballe (P1)

* * *

Cher public, pour débiter ce discours je souhaitais vous énoncer un évènement. En 2020, le réalisateur franco-polonais, Roman Polanski, remportait un César pour son film *J’accuse*. Pourtant, bon nombre de personnes présentes à cette cérémonie étaient au courant que depuis quelques temps ce réalisateur était accusé d’abus sexuel sur plusieurs femmes. Je pense que vous l’avez bien compris mais si je me présente devant vous aujourd’hui, c’est pour discuter d’une question que l’on se pose bien souvent de nos jours en voyant tous ces artistes être accusés de divers crimes. Doit-on toujours dissocier l’œuvre de l’artiste, le projet de son créateur ? Certains me diront sûrement que oui, que l’on peut les différencier. Cependant, pour moi, ce n’est pas le cas, il faudrait associer les œuvres à leurs artistes et non les séparer catégoriquement par une frontière

solide. Ainsi vous exposer mon opinion sur la question.

Tout d'abord, tous ces artistes que l'on juge comme problématique pour divers crimes, se font toujours plus de profit si l'on continue à acheter, à consommer en masse leurs œuvres. En continuant à lire ces livres, écouter ces musiques, regarder ces films, vous encourager tous ces artistes à produire encore plus, à remporter d'énormes sommes d'argent, des fortunes, dans notre dos, qu'ils utiliseront bien évidemment pour leurs propres intérêts personnels tel qu'éviter facilement une petite peine de prison. Prenons un exemple simple et récent. Vous connaissez sûrement l'acteur français Gérard Depardieu, acteur qui d'ailleurs a fait parler de lui suite à la diffusion d'un complément d'enquête. Cet homme est accusé depuis quelques années d'avoir abusé sexuellement de plusieurs femmes. Pourtant, cet acteur mis en examen depuis 2021 pour viol et agression sexuelle sur l'actrice Charlotte Arnould en 2018 fait partie du classement des acteurs les mieux payés en 2024 avec un salaire mensuel de 75 000 euros et une fortune qui s'élèverait à 215 millions euros. Oui, oui vous m'avez bien comprises, 215 millions et ce parce que nous continuons tous à le laisser exercer son activité et nous l'encourageons à le faire en regardant ses films, en payant toutes ces places de cinéma pour voir son visage sur le grand écran. Avez-vous l'intention,

après toutes ces révélations, de continuer à idolâtrer cet acteur comme ces 56 personnalités qui ont signé en décembre dernier la tribune « N'effacez pas Gérard Depardieu » ? De le laisser continuer à se produire et à remporter des sommes d'argent astronomique malgré les actes dégoûtants qu'il a pu commettre, juste pour votre plaisir personnel ?

Ensuite, nous avons beau dire que l'œuvre est différente de l'artiste, il n'en est pas moins que de nombreuses œuvres d'artistes problématiques reflètent les pensées sombres et discriminantes de leurs auteurs. En consommant ces œuvres si vous êtes, et je dis bien si, en connaissance de cause des propos racistes, homophobes, misogynes et j'en passe, de leurs auteurs, nous pouvons donc en déduire que vous acceptez ces opinions péjoratives, que vous les supportez. Loin de moi l'idée de vous traiter de raciste ou je ne sais quoi, j'énonce simplement des faits pour vous faire ouvrir les yeux. Récemment un livre a fait le tour des réseaux sociaux et a été extrêmement critiqué. Publié par une autrice américaine en autoédition en 2019, le roman *La reine des détestés* d'Ena L allait faire bientôt son retour dans nos librairies sous contrat d'une maison d'édition retour qui n'a pas eu lieu dû aux trop nombreuses critiques. Ce roman nous présente une société futuriste et dystopique où la population blanche est réduite en esclavage par la population noire avec une héroïne blanche, blonde, aux yeux

bleus qui est considérée comme « pure » et croyez-moi ce n'est pas le pire. J'ai pu lire quelques extraits de ce roman qui furent à mes yeux plutôt dérangeant et étranges, tous sont peuplés de racisme banalisé et de stéréotypes insultant sur différentes minorités ethniques et populations au point de dégrader leur image, ce qui est fortement irrespectueux et rabaissant de la part de l'autrice vis-à-vis de ces populations qui aujourd'hui dans le monde se battent et luttent encore pour leurs droits et l'égalité de tous. La découverte de ce livre m'a personnellement choquée et m'a fait réaliser que de nos jours, on avait tendance à avoir recourt à tort et à travers à la liberté d'expression pour se dédouaner de nos propos discriminants, après tout, en France, tout acte discriminatoire est puni par la loi mais pas la liberté d'expression. Après ce bref résumé, avez-vous envie maintenant de lire ce roman ou vous ai-je décourager ? Probablement que oui.

Pour conclure, maintenant que je vous ai apporté toutes ces preuves, qu'allez-vous faire ? Continueriez-vous à financer tous ces artistes nocifs à notre société ? Vous installerez-vous ce soir tranquillement devant la télévision pour passer un bon moment devant un film avec Depardieu sans penser à tous ces horribles actes qu'il a commis ? Continueriez à lire ces livres faisant l'apologie du racisme ou du sexisme ? Feriez-vous les ignorant pour continuer à côtoyer ces œuvres ? On a souvent

tendance à dire que qu'il est compliqué de trouver des alternatives, souvent, je pense, pour se donner bonne conscience, à nos artistes favoris qui deviennent progressivement ce que l'on déteste dû à leur action en cherchant. Cependant comme il existe toujours une solution à un problème mathématiques, il existe toujours une alternative à tout, il s'agit juste de bien chercher. Pour clôturer ce discours, je souhaitais juste vous dire que lorsque vous vous apprêtez maintenant à acheter un livre, un DVD, un CD ou une place de cinéma, pensez à moi et soutenez les bonnes personnes.

Lucie Devasse (P 1)

III. Autour d'Arthur Rimbaud

Classe de P 1

À partir de l'amorce :

« Il me plaît d'imaginer un Rimbaud... »

de Loys Masson



Il me plaît d'imaginer un Rimbaud... perdu
Dans ses mots qui s'envolent au gré du vent.
Errant sur les chemins de fer, les longues rues
A la recherche de nouveaux savants.

Ouvrant les portes d'un tout nouvel horizon,
Où les règles sont affranchies.
Exprimant ainsi de nombreuses sensations
Uniques, qui n'ont pas de prix.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud... rêveur
Qui souhaitait se faire publier,
Je l'aurais décrit entêté.

Asinamari

Il me plaît d'imaginer un poète aux multiples visages
Un poète jour et nuit, un poète amour et haine

Un poète amoureux comme Hugo, qui poétise son amour
pour les femmes et la vie.

Un poète savant comme Banville, qui mélange les genres,
les mots et les registres

Un poète maudit comme Verlaine, qui maudit son
existence
autant qu'il maudit le monde.

Finalement, un poète oiseau, un poète libre de forme, de
règle
ou de rime.

Un poète rêveur, vagabond et passant.

Finalement, je n' imagine pas ce poète aux multiples
visages
Ce poète est Rimbaud, et ces multiples visages sont ses
modèles.

Meilly

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud, jeune étudiant en 2024...

A peine dix-huit ans, il a quitté le nid familial de Passy, rempli de tous ces égoïstes en costume cravate que sont son père et ses confrères. Il a emménagé dans l'ancien appartement de son oncle,, au centre du troisième arrondissement. Il passe ses journées à flâner dans le Marais, aux Beaux-Arts, et dans les petites librairies du quartier latin ; et ses soirées dans les bars et les boîtes de nuit. Il lui arrive d'apparaître sur les bancs de l'université, figure fantomatique, il dort. Il se roule un joint avant d'avaler un double café noir bien serré (qu'il préfère appeler ainsi plutôt qu'americano). Assis à la terrasse d'un restaurant familial vegan, ses cheveux s'envolent au passage du vent sombre des voitures. Il lit du Nietzsche, du Proust et du Sartre, ce sont ses nouveaux prophètes. Il écrit, prend en note, on ne sait quoi, et on préfère ne rien n'y comprendre. Au kiosque à journaux, il jette un coup d'œil vif et discret aux magazines libertins, s'amusant des couvertures aguicheuses, mais il se contentera d'acheter *Le Monde*, qu'il préfère en version papier que sur son téléphone, symbole du capitalisme. Il finit sa soirée dans un bar, le nez rouge, débattant avec un inconnu sur des questions existentielles, une clope au bec.

Selma

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud
Tel un phœnix en feu dans le ciel haut
Arrachant des plumes de son ramage
Pour brûler les feuilles de ses ouvrages

Imaginer un Rimbaud enfantin
Se détachant des règles immuables,
Enflammant les esprits depuis toujours éteints
Pour ma part, il serait inoubliable

Oui, imaginer un Rimbaud tel qu'un
Flambeau, éclairant les idées nouvelles
Comme une torche, frayant le chemin,
Des nouveaux écrivains contemporains

Léo

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud. Un Rimbaud passant de ville en ville, construisant sa légende de vagabond et de provocation. Un Rimbaud marchand au rythme du changement. Un Rimbaud rêvant de nouveauté rimant avec liberté. Un Rimbaud se souciant du futur de son pays, de l'avenir de sa patrie. Un Rimbaud aimant découvrir les plaisirs de la vie. Un Rimbaud expérimentant ce qu'il est, ce qu'il fait, et ce qu'il transmet dans ses poèmes. Un Rimbaud se rebellant contre les malheurs et la cupidité de ce monde. Un Rimbaud finalement rempli de bien des mystères et des tracas de sa jeunesse. Devenu un symbole, alors qu'il voulait seulement transmettre son désir de liberté. Il me plaît d'imaginer un Rimbaud, fantôme, hantant les esprits libres, un Rimbaud martyr de son désir d'émancipation. Il me plaît d'imaginer que nous sommes tous « un Rimbaud ».

Hélina

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud révolté, cheveux au vent, injuriant les bourgeois, défiant l'autorité.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud rêveur et amoureux, tendre et émerveillé, curieux aventurier du cœur, toujours en quête de nouvelles sensations.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud vagabond, voyageant en wagon, usant ses semelles de vent sur les sentiers conduisant à la liberté.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud de dix-sept ans, doux et curieux, intrépide et insoumis, exalté et évadé.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud pour toujours adolescent.

Élisabeth

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud rebelle, qui refuse de se plier aux règles, assoiffé de liberté et de volonté de briser les normes.

Pour moi, Rimbaud fait partie de ceux qui ne présentent aucune crainte à exprimer leurs idées ouvertement, fièrement, sans censure, à s'opposer clairement lorsque quelque chose déplaît.

Rimbaud est un poète déviant aux yeux de la société de son époque, mais vaillant et innovant aux yeux de la société de notre époque.

Rabiah

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud...

Le mouton noir du troupeau, celui qui a toujours été différent, celui qui ne suivant pas le même chemin que les autres, celui dont l'âme a été en quête de liberté et de modernité. C'était « le Poète » pour certains, juste un sauvage pour les autres. Rimbaud était le bâtisseur qui détruisait pour construire du nouveau. C'était un révolutionnaire dans sa manière d'écrire ou d'être. Celui a qui a apporté à la poésie ce qu'elle attendait tant, le poète attendu. C'était lui, Rimbaud.

Prince

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud
Seul, enfermé chez sa mère
Regardant le grand soleil se lever,
Cherchant à s'évader comme un oiseau.

Et soudain le vent frais du printemps vint,
Fit danser la plume du bohémien,
Qui se redressa pour prendre le chemin
Qui le dirigea vers son seul destin

Sur sa route, débuta son aventure,
Plein d'émotions, de détermination,
Il s'enfuit loin du chemin
Au cœur des couleurs et de la naturelle

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud
Révolutionnaire, très jeune et beau
Avec un esprit dur et un cœur doux
Franc avec tous, notre Rimbaud à nous

M-A

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud vagabond qui parcourait l'hexagone de ses fines semelles en quête de liberté. Un poète préférant la beauté de la faune et la flore, le grand air plutôt qu'un lit confortable et douillet.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud séducteur qui charmait les jeunes filles qui croisaient son chemin. Un poète qui admirait leurs pâles courbes et leur douce élégance.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud rebelle qui luttait vaillamment contre les formes d'autorités qui se mettaient en travers de son chemin. Une figure de désobéissance qui tournait le dos à sa mère mais faisant face à l'empereur Napoléon III et son régime controversé. Un poète qui se battait en duel de sa plume avec les piliers de la poésie classique.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud ambitieux qui souhaitait voir son nom apparaître dans les vitrines de librairies, un poète qui se déguisait en parnassien dans l'espoir d'être remarqué par l'illustre Théodore de Banville.

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud écrivain qui couvrait des feuilles entières de vers. Des traits dessinés à l'encre indélébile qui décrivaient les travers de la société française de l'époque. Des traits qui nous contaient de belles histoires remplies de rêveries, d'amour et de végétation.

Lucie

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud
aux désirs de Liberté
Désireux de partir
Enfin de voyager
Le vent passe sur sa peau
Comme un ami l'entraînant
Vers une nouvelle vie.
Il est tard, il fait doux
Il est seul en plein mois d'août
Demain, il quittera ses rêves
Il reviendra parmi nous
Dans la révolte des mortels
Égoïstes et avarés, où seuls les artistes
peuvent encore voir le phare
de l'île imaginaire où vit la création
De cette belle terre où toutes les sensations
Peuvent vivre et perdurer pour toute l'éternité
Il me plaît d'imaginer un Rimbaud pétri d'ambivalence
Adolescent explosif mais homme aux idées fermes
« La fenêtre ouverte et le chauffage à fond »
Il rêve
Car ce jeune homme est encore un enfant
Il ne peut avancer le temps
Mais simplement profiter du moment présent

Paloma

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud
Passionné par la force des mots
Animé par des rimes, dansant
Et écrivant tout ce qui lui chante

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud
Qui aime jouer le rôle du charmeur
Vivant à la vitesse des bateaux
tout en gardant son esprit de rêveur

Il me plaît d'imaginer un Rimbaud
Qu'on représentait comme un vagabond
N'ayant qu'une idée : oublier ses maux

Et que le monde se rappelle de son nom

Gabin

Écrire comme Rimbaud : le poète révolté

Liberté

M'engager, prendre une décision, faire un choix
16 ans, c'est l'âge que je dois avoir pour m'engager
16 ans et je dois trouver une cause. Ma cause.
La planète, les femmes, les minorités, la pauvreté
16 ans et je dois choisir ce qui est le plus important à
sauver.
16 ans et je ne sais pas.
Manifester, crier, écrire puis pleurer
16 ans et je ne suis pas engagée
16 ans et rien n'est important pour moi
Peut-être un détail, tellement petit qu'il devient
invisible
16 ans et j'adore écrire encore et encore
16 ans que je me sens libre lorsque j'écris
Mais 16 ans que mes mots disparaissent
et que mon âme se libère

Meilly

IV. Autour de Négar Djavadi

Négar Djavadi, autrice de Désorientale, roman paru en 2018 chez Liana Levi, est venue au lycée Pissarro le 26 mars 2024 pour dispenser une leçon de littérature devant 5 classes. Les textes qui suivent ont été écrits « à la manière de » lors des séances de préparation à cette rencontre.

Puis plus loin dans la rue, malgré cette forte pluie, ces vents violents, ces nuages gris/noirs et cette atmosphère humide presque écrasante, un souvenir. Une brèche dans le temps qui me tira tel un fil. Un chemin se dessina devant moi, illuminant l'allée, du moins l'allée que je voyais. Ce fil du passé me prenait par le nez. C'était une odeur, une odeur qui m'était familière. Une odeur d'épice que je n'avais pas humée depuis bien longtemps. Elle restait tout de même dans mon esprit. Comme endormie, elle venait de se réveiller.

A peine à la porte de cette épicerie, j'étais déjà enveloppée par un mélange de parfums envoûtants : le cumin piquant, la cannelle sucrée, ce safran familial. Voyageuse des souvenirs de mon enfance. J'étais divisée : mes jambes en France et mes sens en Iran. « Excusez-moi, je voudrais entrer ». Chacun de ces mots était une main tendue pour recoller les morceaux de mon être. Ces mots rétablirent ainsi le lien entre ces deux mondes distants.

Ils me ramenèrent à la réalité.

Mathis Bouguetof (S 5)

Je suis seule. Seule, allongée dans cette salle entièrement blanche. Après quelques minutes à m'habituer à la lumière de la fin de la journée, je pense. Des souvenirs me reviennent en tête. La route, le choc de la voiture contre le mur, l'odeur de fumée, la chaleur du feu provoqué par l'explosion du moteur. Puis rien d'autre. Je ne sais même plus si ce sont les pompiers qui m'ont emmenée. Je me sens faible/endormie. Personne n'est là. Pas même mon frère, lui qui m'a toujours dit « S'il t'arrive quelque chose, je serai là. » Mais tu n'es pas là. Un bruit se fait entendre, j'ose espérer que c'est lui mais je suis vite déçue en voyant une simple infirmière « Vous nous avez fait peur Mademoiselle, tout le monde a eu peur en voyant l'état dans lequel vous êtes arrivée. On ne pensait pas que vous vous en sortiriez vivante mais ne vous inquiétez pas, vous n'aurez aucune séquelle à part quelques cicatrices. -D'accord. » Pour le moment ça m'est égal, tout ce que je veux c'est :

1. Voir mon frère
2. Me changer
3. Partir

Mais je sens que le 3. va être difficile à réaliser.

Marie-Amélie Rubi (S 9)

Je suis français, égyptien, chrétien. J'ai rencontré de nombreuses personnes qui étaient étonnées d'apprendre qu'il y a des chrétiens en Égypte, ce que je ne comprends pas. « Comment est-ce possible de ne pas être musulman quand on vient du Moyen-Orient ? -On fait partie des plus anciennes branches du christianisme. » J'ai aussi vécu certains moments gênants à cause de mon prénom à savoir Mathieu. Je crois que je n'ai pas l'apparence dite normale de quelqu'un qui s'appelle Mathieu. Cependant, je ne change pas, je ne changerai pas et je ne changerai jamais.

L'an dernier, je suis allé en Italie avec ma classe. Bien évidemment, nous sommes passés dans plusieurs églises et cathédrales. Dès l'instant où je suis entré, j'ai fait le signe de la croix puis dans cet ordre, voici ce que l'on me dit :

« -Tu te fous de la gueule du monde ! -Madame, Mathieu s'amuse à nous imiter. -Mathieu, arrête tes bêtises. »

Une famille qui avait l'air de comprendre le français se mit à me faire des gestes incompréhensibles. Mais je compris qu'ils me voulaient quelque chose. Je préférais qu'ils arrêtent. Je dis haut et fort malgré le lieu où je me trouvais : « Je suis chrétien ! ». Un professeur me prit sur le côté pour me calmer. J'étais grand et je ne supportais

pas de sentir que quelqu'un agissait avec moi tel un enfant de huit ans. Il m'aurait simplement dit de me calmer, sans être énervé et me rappeler où j'étais, cela aurait fait l'affaire. Je crois que c'est un caractère héréditaire. Du côté de mon père, tous les membres de la famille ont ce trait de caractère, à l'exception d'une de mes tantes. On ne supporte pas que quelqu'un s'énerve sur nous et on finit par être plus énervé encore, ce qui peut, comme dans cette situation, ne pas être génial. En effet, ici, je suis en Italie donc dans un autre pays, sous la responsabilité de cinq professeurs de collège qui gardent environ soixante élèves.

Mathieu AMIN (S 9)

Cela n'aura échappé à personne : je suis triste et surtout nostalgique, mais ça, ça ne se remarque pas vu de l'extérieur.

Devant cette maison que je fixe et que je ne peux lâcher du regard, j'aperçois les pétales des tulipes qu'on avait plantées ensemble.

Je n'arrive pas à partir, je n'arrive pas à quitter ce lieu, car ça serait comme quitter sa soi-disant proximité et je ne peux pas. Je ne peux pas accepter la réalité de ce présent. Accepter qu'elle est partie.

Ce n'est pas un simple regard que je porte à cette maison, j'analyse tout, comme pour le graver dans ma mémoire.

Je veux me souvenir de chaque détail de son ancienne habitation.

Le sentier de graviers sur lequel je m'amusais à faire des sillons avec des bâtons,

Les escaliers où elle me portait quand je m'étais cassé la jambe gauche,

Les petits défauts de la peinture sur les murs,

La boîte aux lettres qu'on avait décorée ensemble, avec les quelques paillettes restantes « -mamie, les paillettes elles vont partir avec la pluie non ? -si on la vernit normalement ça tiendra ! »

Il n'y en a quasiment plus.

Comme les rayons de soleil, il n'y en a plus beaucoup à mesure que l'obscurité prend place, il fera bientôt nuit.

Comme toute la famille qui est partie, me laissant seule.

Je n'ai aucune présence pour me soutenir. Aucune épaule sur laquelle pleurer. Aucune personne pour m'écouter parler.

Je suis seule maintenant.

Elle était la seule qui était là pour moi, comme je l'étais pour elle, quand ça n'allait plus vraiment avec le reste de la famille, mais ça, c'est une autre histoire.

Elle était rassurante/compréhensive, elle savait quand quelque chose n'allait pas et elle réussissait toujours à trouver les mots, même si elle ne comprenait pas elle me tirait vers le haut.

Elle m'a beaucoup appris.

J'ai tout fait avec elle, tout vécu avec elle :

- 1) mes premières règles
- 2) mon premier chagrin amoureux et tous ceux qui s'en sont suivis
- 3) les repas qu'on faisait ensemble
- 5) les lectures qu'on se conseillait mutuellement
- 6) toutes nos sorties

Et tant d'autres moments de vie banals mais maintenant je ne pense qu'à eux.

Qu'à elle.

Je suis là, en face de cette maison dans laquelle j'ai tant de souvenirs.

Je me trouve à Plurien¹, dans cette ville où j'ai tant de nostalgie.

Le nom de cette ville me paraît ironique actuellement.

Mais il y a toujours la place pour un sourire, un rire, et il faut que j'avance, elle aurait voulu cela pour moi.

Enora REICH (S 9)

¹ Plurien, oui ce nom est très original je vous l'accorde mais il existe bien ! C'est une petite commune qui se situe en France, plus précisément en Bretagne, dans les Côtes d'Armor. C'est une petite ville d'une superficie de 21,65 km². Je l'adore car c'est calme et il y a la mer tout proche.

Une nationalité vaut mieux que deux

En France, il y a toujours cette question de nationalité, qui on est, d'où on vient. Cette question je me la suis posée plusieurs fois, même si je connaissais déjà la réponse, je suis franco-portugaise enfin pas vraiment, je suis née en France et j'ai grandi en France mais je n'ai jamais eu la nationalité française. Il y a deux raisons (du moins, que je connaisse) pour qu'un enfant né en France n'ait pas la nationalité :

1) Quand l'enfant est né, aucun des parents n'avait la nationalité française

2) L'enfant est né en France mais n'a pas grandi dans ce même pays

Quand on me demandait ma carte d'identité et que je sortais une carte portugaise, tout le monde me regardait avec un regard étonné/choqué et on me questionnait « T'es pas née en France toi ? – Bah si – Ils sont où tes papiers français ? – J'en ai pas ». En France je suis portugaise et au Portugal je suis française peu importe où je me trouve, je suis une étrangère, j'ai l'impression d'être différente, trop différente. Et pourtant j'ai bien grandi ici en France avec des parents tous deux portugais, je suis un

mélange de culture donc je devrais être acceptée dans les deux pays, non ?

J'ai donc cessé d'être française. Cette partie de moi avait disparu en quelque sorte, je n'étais que portugaise c'est ce que je disais aux autres et à moi-même. Je me disais que si je n'avais qu'une nationalité peut-être que ce serait plus simple de me faire accepter par ces personnes que je ne verrais sûrement qu'une seule fois dans ma vie. Malheureusement c'était faux : si tu n'es pas français, tu es un immigré c'est comme ça.

Luana DA COSTA GUIMARES (S 9)

Cela n'aura échappé à personne : je suis fou.

Quelle drôle de tasse! Cela fait maintenant une journée que je la regarde, pourtant je ne vois aucun liquide noir déborder de celle-ci. La tasse ne veut pas se remplir, c'est pourtant étrange, j'aurais juré l'avoir vue se remplir toute seule. Je pense donc à trois raisons :

- C'est peut-être mon voisin du dessus qui a oublié de boucher un trou dans le sol et a fait couler son café.

- C'est peut-être ma cafetière elle-même qui a décidé de se laisser aller.

- Ou bien c'est encore ce sorcier qui a fait couler ce café dans ma tasse.

Je pense que la troisième solution est fort probable, je me souviens de ce jour où ce vieux bonhomme barbu a fait voler mes poissons Josh et Cédric de mon aquarium. Ce pourrait être encore lui? Je l'aime bien ce monsieur, il me rend parfois visite le jeudi ou mardi dans cette chambre si blanche. Je ne comprends toujours pas d'ailleurs pourquoi elle est si blanche. J'ai déjà essayé de demander au monsieur qui surveille ma chambre mais je n'ai eu aucune réponse, dommage. Mais en fait, quand sortirai-je de cette chambre et pourquoi cette tasse ne se remplit

plus? Je ne comprends plus rien j'ai l'impression que Josh me regarde mal aujourd'hui. Il pense peut-être que je suis débile à attendre devant cette tasse. Enfin bon, qu'importe, j'attendrai le vieux barbu et le lui demanderai et si je ne suis plus là, j'espère qu'il lira ceci.

C'est pourquoi j'écris.

Julian SERAFIN (P 5)

Cela n'aura échappé à personne : je suis une femme.

Aucune autre figure féminine dans la salle. Ici, peu de gens sont prêts à entendre ce que j'ai à dire. Pourtant ils vont devoir m'écouter, jusqu'à la fin. Malgré le fait qu'ils rencontrent des difficultés à le concevoir, ma place ici est légitime. J'ai été invitée, dans cette assemblée, pour exprimer mes idées, pour défendre mes convictions. Mais je sens leur mépris envers moi, je vois bien que cela les dérange qu'une femme se trouve dans cette assemblée qui n'avait jamais accueilli d'autres personnes que des hommes.

A travers leur regard rivé sur moi, j'aperçois trois pensées leur traverser l'esprit (toujours les mêmes) :

1) J'aurais préféré une jupe plutôt qu'un pantalon.

2) Elle aurait dû rester chez elle avec ses enfants, on ne veut pas d'elle ici.

3) Encore une de ces féministes qui nous cassent les pieds.

Mais j'ai l'habitude, j'ai l'habitude de ces propos que certaines personnes n'ont même pas honte de prononcer à voix haute. Jamais je ne me soumettrai. Je continuerai à parler, à combattre, à dénoncer. J'écrirai l'Histoire, on se souviendra de moi, les femmes se souviendront de moi et me remercieront.

Mon histoire, mon parcours, mes combats ne seront pas oubliés. Toi, lecteur, tu ne m'oublieras point !
C'est pourquoi j'écris.

Elsa DEMONTOUX

V. Autour de Francis Ponge

*A la manière de
Francis Ponge
dans*
La Rage de l'expression

La poubelle

1

En vérité j'ai été forcée de prendre ce sujet qui ne m'inspire pas du tout. Il est vrai qu'il y a grand nombre de choses à dire sur la poubelle, cependant quand on cherche et bien... plus rien ! En fait, c'est le vide, d'ailleurs au départ, la poubelle est vide mais elle finit par se remplir et même déborder et en ce moment, c'est un peu ainsi que je vois les choses, plus particulièrement ma tête. En fait, mon inspiration. Au départ, tout est vide mais plus on avance et plus les choses viennent. Finalement, on est assez similaires à la poubelle : tous vides au départ, on doit juste se laisser du temps pour déborder.

2

Dans le mot « poubelle » il y a « belle » et pourtant c'est cette même chose dans laquelle nous jetons nos déchets. Je trouve cela scandaleux que nous nous débarrassions de choses sales dans une autre qui est belle. Finalement, nous nous référons à elle comme quelque chose de sale mais n'est-ce pas notre faute ?

3

22 novembre, 16h29

Dans le dictionnaire CNRTL, il y a quelque chose qui m'a frappée. La poubelle est comme mise à l'écart : « rejeter avec mépris », « se débarrasser de quelque chose », « lieu sale », « boîte à ordures individuelle ». Elle est harcelée, est mise à l'écart. En y repensant, à la maison, elle est derrière la porte et personne n'y pense. J'en ai presque de la peine pour elle.

4

Seule derrière une porte
Et rejetée par tous
Elle semble comme morte
Malgré ses atouts

Jette mes erreurs pour un futur parfait
Elle en déborde mais ne déclare pas forfait
Tandis que moi, je la vois juste comme sale
Alors qu'au départ elle est juste vide et seule.

5

Étymologie : tiré du nom d'Eugène Poubelle.
N'est-ce pas marrant que quelque chose qui était censé être un nom PROPRE soit devenu nom commun pour désigner quelque chose de sale ?

Salima MAKETIVILA NSILA BAYONGA (P 5)

Le disque

Un objet suscitant trois de nos cinq sens, un objet d'apparence parfaite, lisse circulaire, plat, brillant et hypnotisant. Où se reflète une galaxie avec une multitude d'étoiles. Parvenez-vous à la visualiser ? Ce n'est qu'une image parmi d'autres que le disque peut vous montrer. Un objet pourtant intergénérationnel qui en cesse de changer tout en restant lui-même : un objet transmettant des émotions. Je parlais d'image en référence au disque C-D mais demandez à vos proches ce qu'évoque ce mot, ou plutôt cette musicalité car oui, ce refrain de votre morceau préféré vient d'être murmuré par la platine. Alors dansez, rêvasez, devant ces sonorités, car il est temps pour moi de changer de disque !

Que dire du disque ? Voilà la question que je me suis posée. Je vous propose donc de discuter du discus. Au premier abord, cet objet a tout de la perfection : sa forme, les sentiments qu'il procure. Cependant, quand nous le regardons de plus près, cet objet nous procure une toute autre émotion. Il ne

cesse de tourner, emprisonné dans une boucle, dans une même mécanique. En train d'attendre que nous nous lassions. Ne serait-il pas l'esclave de l'être humain ? Utilisé jusqu'à ce que celui-ci devienne rayé ?

Ne jamais essayer d'arranger les choses, les choses et les poèmes sont inconciliables. C'est pour cela que vous ne verrez point de distique dans ce texte, mais bien le mot disque.

Inès LAFITTE (P 5)

L'œuf

L'œuf, venant du latin « ovum », porte en son sein une richesse sémantique. Le mot « œuf » évoque l'idée de la vie, il est une véritable coquille linguistique, il renferme en lui la fertilité et le commencement de tout. L'appellation « œuf », quand j'y pense, me donne envie de le casser et d'en faire un mets d'exception, mais revenons aux origines de l'œuf. Un œuf est pondu à partir d'un animal ovipare, il y en a des milliers mais chacun a son authenticité. L'humanité se demandera toujours si l'œuf est arrivé avant ou après l'animal ou l'inverse. L'œuf en son intégralité, nous est à tous utile : il nous rassasie lorsque nous avons faim ou encore il nous reconforte lorsqu'il donne naissance. L'œuf en lui-même est fragile, sa coquille s'effrite au moindre mouvement brusque mais doit-on vraiment être délicat avec lui ? Soyons honnête entre nous, en tant qu'auteur, nous sommes comme des œufs, lorsqu'ils sont cassés, ils donnent naissance. Alors, pour devenir le meilleur de nous-mêmes, brisons la coquille, brisons les codes poétiques, nous aurons une inspiration unique que les autres œufs irréprochables n'ont pas.

Embryon

Origine ovale, symphonie du commencement,
Eclat de blanc nacré,
Une danse unique de l'envol naissant
Fécond mystère quand l'aube est levée.

Léon Nguyen (P 5)

Illustrations :

Couverture : Eve Le Ret (T7)

p. 103 : Matias Planchart (P 1)